

ne dé
is livre
est pe
ulement
andouac
dy Sa
s aime
re am
ntin, de
l'arros
s dem
puisse-
en ten
spectu
roférer
ME.

LE POLONAIS.

IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue Sainte-Anne, n° 55, près le Palais-Royal.

LE
POLONAIS,

Traduit de l'Anglais de Miss Porter,

PAR ****.

TROISIÈME ÉDITION,

ORNÉE D'UNE GRAVURE.

TOME TROISIÈME.



Paris,
LIBRAIRIE DE A. POUGIN,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

—
1836.

LE

POLONAIS

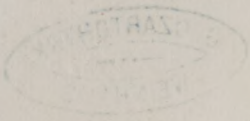
Écrit par M. de Lamoignon de Villiers

PARIS

THOMAS BASTON

1808

TOME TROISIÈME



Paris

LIBRAIRIE DE A. BOUDIN

101, RUE DE LA HARPE, N. 101.

1808

Lorsqu'
lendemain
examine P
aurait possi
de ses facult
pléonème,
sacris allég
guier aux
que souven
de la mort!
Grand Dieu
sont de l'esp
l'avait été ju
encore la vie
Mais, monsi
m.

LE POLONAIS.

XXIII.

Lorsque le médecin fut revenu le lendemain, et après avoir de nouveau examiné l'état du malade, il dit qu'il serait possible qu'il recouvrât l'usage de ses facultés intellectuelles; mais ce phénomène, ajouta-t-il, pourrait être aussi affligeant pour nous qu'il est singulier aux yeux des gens de l'art, puisque souvent il n'est que le précurseur de la mort!

Grand Dieu! s'écria le comte, en sortant de l'espèce d'anéantissement où il avait été jusqu'alors...., entendrais encore la voix de mon vénérable ami!

Mais, monsieur, continua le docteur,

vos soins peuvent encore être utiles au général pendant le peu de jours qu'il a encore à vivre : conservez vos forces pour lui. Je puis disposer d'une heure et je la passerai auprès du malade, pendant que vous prendrez l'air. J'insiste, à titre d'ami, sur cette complaisance.

Thadeus céda, et en sortant il tendit sa main au docteur. Son geste semblait exprimer le combat qui se passait en lui. Il dirigea ses pas vers Spring-garden. Le premier objet qui frappa ses yeux fut miss Euphémie et miss Beaufort. Euphémie s'approcha de lui, et après l'avoir félicité sur l'air de santé qu'elle croyait remarquer en lui, elle lui fit mille questions sur son ami.

Thadeus la salua, et s'adressant à la timide Mary : Je croyais, miss Beaufort, que lady Tinemouth avait le bonheur de vous posséder à Harwold.

L'embarras de Mary était extrême ; le souvenir de sa dernière conversation

avec lady Tinemouth la troubla tellement, que craignant d'exciter les soupçons d'Euphémie, elle quitta son bras, quoiqu'à peine elle pût se soutenir.

Oui, M. Constantin, je devais partager la retraite de milady; mais, à mon grand chagrin, la veille du jour fixé pour notre départ, ma tante se démit le pied, et je n'ai pu la quitter.

Et comment se trouve actuellement mistress Dorothée Sommerset?

Euphémie s'empessa de répondre avant sa compagne, que mistress Dorothée allait mieux.

Lady Tinemouth est donc partie seule?

Hélas! oui, répondit Mary: miss Egerton a rejoint sa famille. — Je crois, dit Euphémie en soupirant, et cherchant toujours à attirer l'attention de Thadéus, je crois qu'elle va se marier. Il y a long-temps qu'elle aime, et est aimée de M. Montrésor. L'heureuse

filles !... connaissez-vous M. Montrésor ?
— Je n'ai point cet honneur, répondit Constantin. — Bon Dieu ! c'est singulier, d'après votre intimité avec miss Egerton.

Thadéus n'avait rien entendu de tout ce qu'avait dit Euphémie ; il n'avait pas levé les yeux de dessus miss Beaufort. L'altération de son teint, sa démarche mal assurée, rien n'avait échappé à Thadéus, dont le cœur était en proie aux plus violentes émotions.

Vous ne quitterez donc pas la ville de quelque temps, miss Beaufort ? demanda-t-il ; je puis donc avoir l'honneur de voir... (il hésita un moment) madame votre tante, quand je me présenterai chez lady Dundas ?

Notre séjour dépend entièrement de sa santé ; elle sera bien flattée de vous voir mieux portant ; car je ne trouve point, comme Euphémie, que vous paraissiez vous bien porter.

Effectivement, répliqua-t-il, j'ai eu un peu de fièvre, causée, je crois, par l'inquiétude que j'ai éprouvée.

La réponse d'Euphémie fut d'un ton de sensibilité si affecté, que le comte s'en aperçut, et regardant Mary, qui marchait en silence à côté de lui, il lui fit encore des questions sur l'état de mistress Dorothée; enfin il allait s'éloigner lorsque Mary, le saluant, lui dit d'une voix émue : Je vous prie, M. Constantin, prenez soin de vous; il vous reste encore des amis. Je connais parmi eux lady Tinemouth, ma tante...., elle s'arrêta, rougit et ne put achever son discours.

Thadéus, oubliant alors la présence d'Euphémie, s'empara avec transport d'une main que Mary avait à demi étendue vers lui, et la pressant avec violence contre ses lèvres, il salua les deux dames, et se retira dans le plus grand trouble.

Je ne savais pas, miss Beaufort, dit Euphémie en rougissant, que vous fusiez si bien avec M. Constantin!

Que voulez-vous dire, Euphémie?

Que vous avez trahi ma confiance, répondit celle-ci, en essuyant les larmes qu'elle répandait : je vous ai dit que l'aimable Constantin était le maître de mon cœur, et vous me l'avez enlevé!... Mais je l'ai mérité, mon secret devait me suivre au tombeau.

En vain miss Beaufort protesta qu'elle ignorait l'attachement de M. Constantin pour elle ; en vain elle l'assura de son innocence, la jalouse Euphémie ne voulut rien entendre ; elle se répandit contre miss Beaufort en reproches que leur arrivée à l'hôtel Dundas put seule faire cesser.

Pendant le peu d'instans que Thadéus avait passés avec Mary, l'amour qu'il ressentait pour elle avait prit un tel degré de force qu'il sentit que rien

ne pourrait le détruire. Les regards célestes de son amante avaient porté l'ivresse dans son cœur; ces mots qu'elle avait prononcés : *prenez soin de vous, il vous reste encore des amis*, il croyait les entendre encore sortir de la bouche de Mary. Son imagination lui présentait les images les plus séduisantes, lorsque la vue de son humble retraite détruisit bientôt l'illusion d'un moment, pour ne plus le laisser que le témoin des souffrances de son ami.

A cinq heures du soir, le général sortit de son assoupissement, comme le docteur l'avait annoncé.

Venez, cher Sobieski, venez, mon généreux bienfaiteur.

Thadéus, se jetant à genoux, saisit la main du général avec la plus tendre affection. C'était avec peine qu'il contraignait son émotion dans ce moment. — Aimable et bienfaisant protecteur, dit Buthou, vous m'avez accueilli, vous

avez adouci mon infortune : que le fils de mon respectable maître soit à jamais béni ! Alors le bon vieillard porta la main tremblante de Thadéus à ses lèvres : le comte ne pouvait parler. Le général continua :

Je vais bientôt rejoindre votre aïeul, votre mère et mes braves compatriotes ; et si le ciel le permet, je les prierai de faire descendre leur bénédiction sur celui qui, après avoir prolongé mon existence, m'a ouvert ses bras pour recevoir mon dernier soupir.

Thadéus ne put retenir plus longtemps ses larmes. Cher Buthou, s'écria-t-il en pressant sa main avec force, mon aïeul, ma mère, ma patrie, je les perds une seconde fois en vous perdant. Oh ! pourquoi ne puis-je pas vous suivre !!!

Non, reprit le mourant, le ciel ne le permet pas. Votre jeunesse, vos vertus méritent une vie plus longue et

plus heureuse, la mienne a été remplie, et je ne puis méconnaître la faveur du ciel lorsqu'il me permet de mourir entre vos bras.

Thadéus pressa les mains de son ami contre son cœur, et Buthou le regardant avec une douce satisfaction, essaya de goûter encore quelques instans de repos.

A neuf heures sa respiration devint extrêmement agitée; le comte s'approcha; Buthou put à peine articuler ces mots : *Elevez ma tête*. Thadéus, après avoir soulevé son corps, posa sa tête sur sa poitrine. Le général parut satisfait, mais tout-à-coup il s'écria : *Je te perds Sobieski!* Le comte, dans une agitation inexprimable, le pressa avec plus de force contre sa poitrine. Buthou prononça quelques mots entrecoupés, et exhala son dernier soupir sur le sein de son ami.

Sobieski fut incapable de penser ou

d'agir pendant quelques instans ; il revint enfin à lui-même, et reposant les restes du général sur le lit, il appela mistress Robson.

Ma chère madame, c'en est fait de mon pauvre ami ; aidez-moi dans ce moment cruel.

Cette bonne femme se chargea de ces soins pénibles, en se rappelant avec des larmes de reconnaissance ce que Thadéus avait fait pour elle lorsqu'elle perdit son petit-fils William.

Thadéus veilla toute la nuit. Le lendemain il accompagna le corps de son ami à S. Martin. Aucune larme ne s'échappa de sa paupière lorsqu'il le vit disparaître pour toujours. Sa douleur était trop profonde. Il commençait à pleuvoir. Le docteur Cavendish, prenant son bras, voulut le ramener ; mais Thadéus s'arrêta encore, et jetant un dernier regard sur la tombe : Malheureuse Pologne ! faut-il qu'une terre

étrangère renferme un de tes plus braves défenseurs! Le docteur le regardait avec attendrissement. Il essaya inutilement de l'emmener chez lui. Thadéus refusa de le suivre, en disant qu'après tous les malheurs qu'il avait éprouvés, la solitude devait être sa seule consolation.

Le docteur, admirant son courage et sa résignation, ne le pressa pas davantage; il lui exprima le regret qu'il avait d'être obligé de passer huit jours sans le voir, étant obligé d'aller à Strafford, et serrant la main de son jeune ami, il se para de la porte de mistress Robson.

XXIV.

La petite Nany étant venue le lendemain matin apporter les mémoires qui n'étaient point acquittés, le comte Sobieski soupira profondément. Maintenant, dit-il, je sens toute l'amertume de la pauvreté; le ciel sait par quel moyen je pourrai m'acquitter!

Il examina les mémoires. Il y en avait à trente-cinq guinée. Thadéus pâlit, car la vente de tout ce qu'il possédait ne pouvait produire la moitié de cette somme. De plus, il était redevable de quelques guinées à sa bonne hôtesse, pour plusieurs choses qui avaient été nécessaires à son ami malade.

Quoi qu'il puisse m'en coûter, excel-

lente femme, s'écria-t-il, vous ne souffrirez pas de votre compassion pour les malheureux ! Si je dois me séparer de gages de souvenir qui me furent si chers, vous serez la première avec qui je m'acquitterai.

Nany rentra bientôt, disant au comte que celui chez qui on avait pris les médicamens et l'entrepreneur des sépultures attendaient une réponse : le comte la leur promit pour le lendemain matin. Obligé de prendre pour dernière ressource les portraits de sa mère et du Palatin, un sentiment d'indignation s'empara de lui en songeant à la parcimonie des miss Dundas, qui, depuis son entrée dans leur maison, s'étaient cru quittes envers lui par l'envoi d'un billet de dix guinées que lui avait remis lady Tinemouth. Son cœur était trop fier pour s'abaisser à demander, car il sentait bien, par la hauteur avec laquelle miss Dundas le traitait, qu'elle croirait

plutôt faire un acte de charité que de s'acquitter envers lui du prix des leçons qu'elle en avait reçues.

Plutôt mourir, s'écria le comte en prenant son chapeau, que de demander un shelling à cette femme!

Lorsque le comte eut déposé son petit trésor sur la table du prêteur sur gages, il le pria d'examiner la valeur des portraits et de leurs entourages. M. Burnet, après les avoir regardés, déclara qu'il n'en pouvait donner plus de quinze guinées.

Thadéus étouffant un douloureux soupir : — Je vous les laisse à ce prix ; je vous conjure seulement de bien conserver les portraits ; ils sont pour moi d'une valeur inexprimable.

Vous pouvez être sûr de mes soins, répondit le prêteur sur gages, en lui présentant l'argent.

Pendant que Thadéus le prenait, les yeux de M. Burnet se portèrent sur une

bague qu'il avait au doigt. Il désira la voir, le comte la lui présenta.

Je la crois de peu de valeur, mais la peinture en est précieuse.

Burnet, soufflant sur les diamans, ne les trouva pas d'une belle eau. Il en examina seulement la monture; quant à la miniature, elle n'est d'aucun prix à présent, dit-il.

Cela peut être, dit Thadéus en remettant la bague à son doigt; mais je ne m'en séparerai jamais.

Pendant qu'il remettait son gant, M. Burnet lui demanda si ce portrait n'était pas celui du roi de Pologne.

Le comte, surpris, lui répondit que oui.

Effectivement, j'ai cru le reconnaître: j'ai encore dans ma boutique quelques portraits de ce roi; mais les choses n'ont de vogue que pour peu de temps dans ce pays-ci. La guerre de la Pologne a été le sujet général de la conversation

pendant un mois à peu près. Maintenant que ce pays est détruit, il est entièrement oublié.

Thadéus, dans le cœur duquel étaient écrits en caractères ineffaçables les malheurs que sa patrie avait éprouvés, salua M. Burnet d'un air profondément affecté, et se retira en silence.

Mistress Robson parlait à un étranger lorsqu'il arriva. Thadéus vit qu'elle pleurait, et devina aisément à l'aspect dur et insensible de cet homme quel était le sujet de leur conversation.

Il appela Nany, et lui dit de faire monter sa grand'mère chez lui.

Mistress Robson, lui dit-il, voilà l'argent que vous avez dépensé pour moi; mais je ne pourrai jamais m'acquitter de ma reconnaissance.

Mistress Robson, après plusieurs révérences, le quitta, heureuse de se débarrasser du créancier qui la tourmen-

tait depuis long-temps. Thadéus, en regardant le peu qui lui restait pour payer ses autres dettes, espérait pouvoir y joindre bientôt le prix qu'il retirait de ses dessins, et peut-être des leçons données aux miss Dundas, si elles ne l'avaient pas entièrement oublié; mais il ne put exécuter ses projets. L'apothicaire refusa avec humeur de recevoir à-compte moitié de la somme qui lui était due. Il s'emporta au point que Thadéus, peu accoutumé à tant d'insolence, lui répliqua d'un ton irrité qu'il ne pouvait lui donner davantage, et le laissait maître de prendre les mesures qui lui conviendraient. Il sortit aussitôt de la boutique.

Il entre chez l'entrepreneur des sépultures, et lui offre à-compte les cinq guinées que l'apothicaire venait de refuser. Cet homme était honnête; il les accepte. Thadéus, sensible à ce bon procédé, le remercia beaucoup, et se retira

en réfléchissant à l'insensibilité de cette classe d'hommes qui prodigue avec indifférence l'insulte au malheur.

Thadéus connaissait peu le monde. Il n'avait auparavant vu que des actions nobles et généreuses; il était vertueux, et tout lui semblait bon sur la terre. Il appartenait au malheur de lui donner une autre leçon. La perfidie et la dureté des hommes lui avaient ôté à la fois fortune, amis, parens; il ne lui restait plus rien. C'est alors qu'il connut ce monde qu'il avait cru si parfait.

Rentré chez lui, le comte essayait de commencer un dessin, lorsque mistress Robson lui fit dire par Nany que deux personnes de fort mauvaise mine voulaient lui parler. Ne doutant pas qu'ils ne fussent envoyés par l'apothicaire, le comte les fit monter. Un d'eux s'avancant et mettant sur la table une

feuille de papier, lui dit: Je vous arrête à la requête de M. Jakson, l'apothicaire.

Thadéus rougit d'indignation; mais calmant sa colère, il demanda froidement où l'on voulait le conduire.

Si vous voulez, répliqua l'un d'eux d'un ton insolent, vous serez assez bien chez Clément, dans la rue de *Wyck*.

Est-ce une prison? — Pas tout-à-fait. Vous paraissez bien ignorant sur cet article! c'est singulier pour un Français. Mais, si vous payez bien, vous ne serez pas mal. Des gentilshommes comme vous ne vont pas à *Newgate*, quand ils peuvent faire autrement.

Thadéus lui répondit avec hauteur que s'il ne payait pas M. Jakson, il n'avait pas d'argent pour payer ailleurs.

Dans ce cas, vous irez à *Newgate*, lui dit-il insolemment — Wilson! je vais chercher une voiture, dit l'autre en ouvrant la porte.

Thadéus refusa, et ils prirent le chemin du Strand.

Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la prison, et que le comte vit les murs immenses qui devaient le renfermer peut-être pour la vie, il frissonna; et lorsque ces portes massives s'ouvrirent et se refermèrent sur lui, il crut sentir les ressorts de son existence se briser. Un nuage épais couvrit ses yeux, et ce fut avec peine qu'il put suivre ses gardes au lieu où l'on devait faire les formalités d'usage pour le recevoir. Mais bientôt tout son orgueil se réveilla; les questions insolentes, les railleries des gens de la prison lui rendirent, avec toute son indignation, le calme dont il avait besoin, et il suivit son geôlier avec l'apparence du plus grand sang froid dans la chambre, ou plutôt le cachot qu'on lui avait destiné.

Avant de se retirer, le porte-clé lui

demanda s'il avait besoin de quelque chose.

Seulement une plume et de l'encre , dit Sobieski. — Donnez-moi de l'argent. — Je n'en ai point. — En ce cas, vous n'aurez rien ; et il ferma la porte avec violence.

Thadéus, anéanti, se laissa tomber sur une chaise.

Ces misérables sont-ils bien des hommes ! dit-il en jetant autour de lui des regards où se peignaient le malheur et le désespoir. Dieu tout-puissant ! est-il possible que pour quelques guinées je passe une partie de ma vie... et peut-être ma vie tout entière enfermé dans ces murs !

Le lendemain matin , les premiers mouvemens de son indignation étant un peu calmés, il réfléchit plus tranquillement sur sa situation ; il pensa qu'il était prisonnier pour avoir adouci

les derniers momens de son ami, et le sacrifice ne lui parut pas trop grand. Il reprit sa sérénité accoutumée, et, par une dignité noble et soutenue, il força l'impertinente familiarité du geôlier au respect.

Plusieurs
que les
parle de
quait pe
inférieur
seule de
essait p
Beaufort.
ment de
M. Coust
de chae
ne lui
chaînes.
Mary en
pou à l'am
pétente n
les jours

XXV.

Plusieurs jours s'étaient écoulés sans que dans Harley street on eût entendu parler de Thadéus. Miss Dundas remarquait peu son absence : un être aussi inférieur pour elle ne méritait pas une seule de ses pensées. Mais Euphémie ne cessait pas ses plaintes contre miss Beaufort. Elle l'accusait non-seulement de lui avoir enlevé l'amour de M. Constantin, mais encore de l'écartier de chez elle, de crainte que le remords ne lui fit reprendre ses premières chaînes.

Mary en était excédée, ne croyant point à l'amour de Thadéus pour Euphémie ni pour elle-même. Elle voyait les jours se succéder dans une attente

pénible. A chaque coup de marteau qu'elle entendait à la porte, elle croyait le voir entrer ou avoir de ses nouvelles, et toujours ses espérances étaient trompées.

En vain sa raison lui faisait sentir la faiblesse et même la folie qu'il y avait à se livrer à un sentiment dont elle connaissait le danger : les vertus de Constantin, sa grandeur d'ame, son courage étaient son excuse. Elle se rappelait les heures qu'elle avait passées d'une manière si douce auprès de lui. Elle se ressouvenait du mouvement passionné avec lequel il avait baisé sa main dans le parc. Mais loin de croire qu'il l'aimât, comme le disait Euphémie, la certitude de son indifférence lui faisait un mal cruel. Ses joues étaient décolorées, sa fraîcheur ternie, ses nuits sans sommeil. Cependant elle cachait avec soin le feu qui la dévorait.

Ah ! pourquoi, s'écria-t-elle à la suite de toutes ses réflexions, pourquoi ai-je quitté ma paisible retraite ! Je t'ai vu, Constantin, et jamais nul autre ne te remplacera dans mon cœur ; ton image me suivra dans ma solitude ; je consacrerai ma vie à imiter tes vertus, lorsque peut-être tu auras oublié mon existence.

Ces tristes pensées furent interrompues par l'arrivée soudaine d'Euphémie.

Ah ! Mary, s'écria-t-elle en élevant les mains au ciel, que croyez-vous qu'il soit arrivé ?

Quoi ? demanda miss Beaufort, en s'élançant vers la porte. quelque accident à ma tante ?

Non, non, dit Euphémie, mais si la vengeance pouvait entrer dans mon cœur, je serais heureuse maintenant, car l'infidèle Constantin est dans les fers.

Mary, frappée de terreur, et s'appuyant sur une chaise pour se soutenir, eut à peine la force de lui demander de s'expliquer.

Ce fat de Lascelles vient d'arriver : il prétend qu'il y a à peu près huit jours, il a rencontré M. Constantin que l'on conduisait en prison, et je crois qu'il a ajouté qu'il était chargé de chaînes.

Mary jeta un cri de terreur à ce dernier mot d'Euphémie.

Pourquoi tant d'effroi, continua miss Dundas, tout le monde ne fait-il pas des dettes sans y songer ? J'en voudrai toute ma vie à cet imbécile de Lascelles pour n'avoir pas demandé dans quelle prison on conduisait cet infortuné. Nous aurions été le voir toutes les deux, et peut-être aurions-nous pu favoriser son évasion.

Chargé de fers !! continua Mary, les

yeux levés vers le ciel, et ne pouvant verser une seule larme.

Euphémie fut tellement effrayée de l'égarement de ses yeux, qu'elle chercha à atténuer ce qu'elle avait dit, en ajoutant : Mais aussi pourquoi ne voyez-vous pas que mon expression est un peu outrée ; quand je dis qu'il est chargé de fers, c'est qu'il est en prison, c'est qu'il a perdu sa liberté.

Mary n'en put entendre davantage : elle tomba sans sentiment dans un fauteuil.

Les cris d'Euphémie eurent bientôt attiré dans la chambre tous les habitans de la maison. Miss Diana et plusieurs messieurs qui étaient dans le salon montèrent rapidement l'escalier. Euphémie ne les vit pas plus tôt, que leur montrant Mary, elle se laissa tomber dans les bras de lord Ellesmere.

Le marquis ne faisait que d'arriver de la cour. Il fut si effrayé de voir ses

belles manchettes de point déchirées par Euphémie, qui était dans une violente attaque de nerfs, qu'il la remit bien vite à sa femme de chambre, et regagnant son vis-à-vis, il s'empessa de quitter une maison qu'il croyait frappée de folie.

Lorsque miss Beaufort ouvrit les yeux, la vue de tant de personnes qui s'occupaient d'elle manqua la faire retomber dans le même état; et se levant aussitôt, elle demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

Cependant Euphémie, que l'on avait emportée dans le salon, revint à elle-même. Elle releva sa tête languissante, et articula quelques mots. Miss Dundas et M. Lascelles lui demandèrent aussitôt à demi voix ce que tout ceci signifiait.

— Mary ne vous l'a-t-elle pas dit?

— Non, répondit le curieux Lascelles, frottant ses mains de joie d'apprendre

encore quelque chose de nouveau dont il pût tirer parti ; voyons, dites-le nous bien vite !

En ce cas, répondit Euphémie d'un ton imposant, cela ne passera pas mes lèvres. Et quelques instances qu'on lui fit, quelques plaisanteries qu'on lui adressât, elle résista à toutes les attaques, les repoussant avec calme et fermeté.

Miss Beaufort resta seule pendant une heure avant d'être en état de se rendre dans l'appartement de sa tante. Elle était au désespoir que son émotion eût découvert à Euphémie tout l'intérêt qu'elle prenait à Thadéus. Elle se reprochait d'avoir eu si peu de pouvoir sur elle-même.

Avant de quitter sa chambre, plusieurs moyens s'étaient offerts à l'esprit de Mary, pour tirer Thadéus de sa malheureuse situation. Elle le croyait pauvre, et était convaincue que la ma-

ladie de son vieil ami avait épuisé toutes ses ressources. Mais enfin, quelle que fût la cause de son emprisonnement, elle résolut qu'un autre soleil ne lui irait pas sur sa tête avant qu'elle eût brisé ses fers. Déterminée à payer toutes ses dettes, elle chercha les moyens de lui cacher la main qui viendrait à son secours.

Si la santé de mistress Dorothée lui eût permis de sortir, elle ne se serait pas fait scrupule de lui confier le malheur de Constantin; mais elle craignait de blesser la délicatesse d'une vieille fille, un peu prude, en paraissant seule dans cette affaire. Elle résolut donc de faire les démarches nécessaires à ses projets sans lui en parler. Ses idées une fois arrêtées, elle devint un peu plus tranquille, et passa chez miss Dorothée, qui déjeunait.

Qu'est-ce qu'on vient de me dire, ma chère Mary, vous avez été malade ?

Miss Beaufort l'assura, en l'embrassant, que ce n'était rien; qu'elle avait seulement été effrayée par une invention de miss Euphémie qui, depuis quelque temps, cherchait à la tourmenter par pur désœuvrement.

Ah! répliqua la bonne dame, j'espère être bientôt assez bien pour pouvoir voyager; car je suis complètement ennuyée de lady Dundas et de ses filles.

Mary fut du même avis; mais un soupir étouffa les derniers mots qu'elle prononça; en quittant Londres, elle s'éloignait de Constantin. Le mystère qui enveloppait son existence était toujours impénétrable, et alors il ne s'éclaircirait jamais.

Déjà le jour paraissait, et Mary n'avait point encore fermé les yeux. Elle pensait qu'elle pourrait avoir des nouvelles de Constantin dans le café où les miss Dundas adressaient leurs lettres;

mais la décence ne permettait guère à une jeune fille une démarche de cette nature, et quelques pures que fussent ses intentions, son ame n'était pas tranquille.

N'ayant jamais eu besoin de cacher la moindre de ses actions, à peine osa-t-elle lever les yeux pendant le temps du déjeuner. Lorsque la table fut enlevée, elle dit adieu à miss Do-
rothée, en lui promettant d'être bientôt de retour; heureusement personne n'observa sa rougeur ni l'embarras qu'elle éprouvait.

Timide, confuse, la respiration oppressée, elle arriva dans sa chambre se soutenant à peine; mais songeant qu'elle n'avait pas de temps à perdre, elle couvrit sa tête d'un chapeau et d'un voile épais, et enveloppa sa taille élégante d'un ample châte de mousseline. En sortant de son appartement elle hésitait encore, ses yeux étaient remplis de

larmes; elle craignait de faire une démarche répréhensible; elle tomba à genoux en élevant ses yeux vers le ciel. Dieu tout puissant, qui seul connais mon cœur, inspire-moi ce que je dois faire! ne me laisse pas commettre une action indigne de moi! je sacrifierais ma vie, mais non mon devoir. Rassurée par cette prière, pénétrée de l'idée que le ciel veillerait sur elle, Mary descendit l'escalier, après avoir éloigné son domestique, et ayant dit au portier qu'elle n'avait besoin de personne, elle sort de l'hôtel Dundas, se rend à une place de fiacre, monte dans le premier qui se présente, en lui disant de la conduire au café de *Slauter, Saint-Martin lane*.

Elle leva toutes les glaces, espérant que les voiles qui l'enveloppaient et l'habit simple qui la couvrait, la rendraient méconnaissable. Son agitation était extrême; et lorsque la voiture

s'arrêta à la porte du café, par un mouvement involontaire, elle se retira.

Un garçon du café s'étant présenté, elle lui demande d'une voix à peine intelligible : M. Constantin demeure-t-il ici? — Non, madame. — Et vous ne savez pas où il demeure? — Non, je vais le demander.

Il revint bientôt avec un autre homme, qui dit à miss Beaufort qu'il avait vu la petite fille qui venait chercher ses lettres à la porte d'une boutique de peu d'apparence, près de là, n° 5 ou 6. J'ai envoyé à cette adresse, ajouta-t-il, une dame qui vint le demander il y a à peu près quinze jours.

Ces renseignemens étaient si vagues, que les espérances de Mary en étaient alarmées; cependant, après avoir donné une demi-couronne à chacun des garçons du café, elle dit au cocher de sui-

vre les indications qu'on venait de lui donner.

Il arrêta, après quelques instans, à la porte d'une maison de bien peu d'apparence. Est-ce bien là où demeure Constantin, se dit Mary en soupirant!

L'arrivée de mistress Robson, et ses réponses aux questions qu'elle lui fit sur Thadéus, lui ôtèrent toute incertitude. Encouragée par l'air respectable et simple de cette bonne femme, elle lui demanda la permission de descendre. Mistress Robson lui proposa son bras, et lui fit mille excuses sur le peu d'arrangement de sa maison, puis elle la conduisit dans la chambre qu'avait habitée le comte.

Mary tremblait; mais voyant qu'une apparence de calme était nécessaire, elle reprend son empire sur elle-même, et s'assied sur la chaise qui lui était présentée. Ses yeux se portaient alter-

nativement sur les livres et sur les dessins de Thadéus. Elle pria mistress Robson de s'asseoir auprès d'elle. La bonne femme hésita d'abord, et puis obéit.

Mary lui ayant demandé où était M. Constantin, mistress Robson rougit, la regarda pendant quelque temps, comme si elle ne savait que répondre, et fondit en larmes.

Ce n'est point la simple curiosité qui m'amène, dit Mary, en réprimant son agitation, et en retenant quelques larmes prêtes à s'échapper; j'ai entendu parler des malheurs de M. Constantin, et je suis connue de ses amis.

Ah! madame, s'écria mistress Robson, si vous connaissez ses amis, quels qu'ils soient, dites-leur qu'il est le plus noble et le plus humain des hommes. C'est lui qui m'a sauvée ainsi que ma famille, et maintenant il est en prison parce qu'il ne peut payer quelques

légères dépenses occasionées par la maladie de ce pauvre général.

Quoi ! son ami est mort ? dit Mary avec la plus vive émotion.

Pauvre jeune homme, continua mistress Robson ! cela n'est que trop vrai. Combien d'heures solitaires il a passées auprès du lit de son ami ! Le général est expiré dans ses bras.

Les larmes empêchaient Mary de discerner aucun objet. Cependant elle désirait ardemment de savoir si cet ami de Thadéus n'était pas son parent, et après quelques instans d'incertitude, elle le demanda.

Il me semblait, madame que vous m'aviez dit connaître ses amis, répliqua mistress Robson.

Seulement ses amis d'Angleterre, dit Mary, confuse du soupçon que cette réponse semblait indiquer : je croyais que ce vieux monsieur pouvait être ou son père ou son oncle.

Oh ! non , dit tristement mistress Robson , il na plus ni père ni mère dans ce monde : il m'a dit une fois qu'il les avait vu tous mourir. Ce bon jeune homme ! que de chagrins il a soufferts , et si jeune encore ! mais le ciel aura enfin pitié de lui ; quoiqu'il soit bien malheureux lui-même , il a secouru la veuve et l'orphelin.

Savez-vous à combien se monte ce qu'il doit ? demanda vivement Mary.

A trente livres sterlings seulement ; et pour cela , ils l'ont arraché de cette chambre sans que j'en fusse instruite. Cette brute de M. Jakson est venu me demander tout ce que M. Constantin avait laissé ici , et parce que je l'ai refusé , ce méchant homme m'a dit que , dans ce cas là , M. Constantin resterait à Newgate.

A Newgate ! s'écria Mary.

Oui , madame. J'y ai couru bien vite , et je l'ai trouvé bien plus en état de

me consoler , que je n'étais moi-même de pouvoir lui parler.

Tranquillisez-vous, ma bonne femme , reprit miss Beaufort en se levant , M. Constantin sera bientôt en liberté ; il a un ami qui ne prendra pas un instant de repos jusqu'à ce qu'il soit sorti de prison.

Que le ciel vous bénisse , ma chère madame, ce sera une bien bonne action.

Mary jeta encore un regard autour d'elle , pressa avec affection les mains de mistress Robson dans les siennes , lui laissa une bourse de vingt guinées , et étant remontée en voiture , ordonna au cocher de la ramener où il l'avait prise.

Maintenant qu'elle avait terminé ce qu'il y avait de plus difficile dans son entreprise , elle pensa qu'elle devait consulter mistress Dorothée sur ce qui lui restait à faire. Elle arriva bientôt

chez lady Dundas, et déjà elle traversait le vestibule, lorsqu'elle aperçut la voiture de voyage de son tuteur.

Sir Robert est-il arrivé, demanda-t-elle bien vite au portier ?

Non, madame ; mais M. Sommerset.

Elle entra au salon, et se trouva dans les bras de son cousin.

Chère Mary!... Cher Pembroke!... furent les premiers mots qu'ils articulèrent.

Mistress Dorothee, qui adorait son neveu, le fit asseoir entre elle et Mary. Ce cher enfant, dit-elle avec tendresse, est venu tout exprès pour nous ramener chez mon frère.

Oui, certainement ; mon père s'ennuie à périr de ne pas vous voir toutes les deux. Lord Arun et M. Loftus l'ont quitté depuis quelque temps, et sir Robert est tellement fatigué de sa solitude qu'il m'a recommandé de vous

enlever toutes , mesdames , plutôt que vous laisser ici.

J'aurais grand plaisir à faire une visite à sir Robert Sommerset , dit lady Dundas ; mais il faut absolument que j'aïlle voir une terre que mon pauvre sir Hector avait achetée du duc de Dumfries.

Pembroke n'essaya point de faire changer milady de résolution. Ses manières communes , et la grossièreté de son esprit lui déplaisaient beaucoup. Quant aux miss Dundas , l'air hardi de Diana , et même les beaux yeux d'Euphémie ne faisaient pas sur lui une impression beaucoup plus agréable.

Après une heure de conversation générale , miss Beaufort devint distraite et rêveuse. Elle se rappelait que pendant les premiers mois de sa connaissance avec Thadéus , elle en avait parlé à Pembroke dans ses lettres , comme d'un jeune émigré aimable et malheu-

reux , qui donnait des leçons aux miss Dundas. Son cousin l'avait plaisantée dans ses réponses sur l'intérêt qu'elle prenait à M. Constantin, intérêt qu'il prétendait voir se changer en amour : aussi avait-elle cessé tout-à-fait de lui en parler, quand elle se fut aperçu que l'amour était malheureusement le sentiment qui dominait chez elle. Cependant elle se détermina, quelque extraordinaire que pût paraître sa conduite , à engager Pembroke à le seconder dans cette affaire.

Elle était tellement absorbée dans ces réflexions , que Sommerset la prit par la main , et lui dit en souriant et avec malice : Qu'avez-vous donc, Mary? J'espère, lady Dundas, que vous n'aurez pas souffert que quelqu'un se soit rendu maître de son cœur : je suis son cousin, et, à ce titre, j'y ai des droits.

Les jeunes personnes , reprit lady Dundas , savent seules leur secret.

Cela peut être, madame, mais je ne permettrai pas à miss Beaufort d'en avoir pour moi. N'est-il pas vrai, ma belle cousine ?

Oui, répondit-elle tout bas, en rougissant : je ne désire même rien tant que de pouvoir vous le confier bien vite.

Pembroke pressa sa main pour lui faire entendre qu'il l'avait comprise, et la conversation redevint générale jusqu'au moment de se séparer. Mary en comptait les instans avec impatience ; enfin il arriva, et Pembroke conduisit sa tante chez elle.

Lorsqu'il rentra au salon, il n'y trouva que miss Beaufort, debout près d'une croisée, et absorbée dans ses pensées. Il s'approcha d'elle, et après l'avoir conduite sur un sofa, il lui dit d'un ton affectueux : Allons, ma chère cousine, en quoi puis-je vous obliger ?

Mary combattait en vain sa timidité. Si elle eût moins aimé Constantin, elle n'eût pas trouvé cette explication aussi difficile. Elle essaya cependant de s'exprimer distinctement, quoique les couleurs animées de son visage et son regard baissé eussent déjà appris à Pembroke une partie de ce qu'elle voulait lui cacher.

Vous pouvez réellement m'obliger, mon cher cousin. Vous devez vous rappeler M. Constantin, je vous en ai parlé, je crois, une fois dans mes lettres. — Oui, Mary, je me rappelle aussi que vous le trouviez aimable. — Il était l'ami intime de lady Tinemouth, reprit-elle en essayant de lever les yeux, mais ayant rencontré ceux de Pembroke, sa rougeur augmenta encore, et il ne lui fut bientôt plus possible de respirer.

Chère Mary, dit Sommerset, ayant pitié de son embarras, quoiqu'il crai-

gnit que le cœur de sa cousine n'eût pu résister aux insinuations de cet étranger , confiez-vous à moi , regardez-moi comme votre frère , et si vous éprouvez quelques difficultés... Miss Beaufort devina ce qu'il voulait dire , et l'interrompant d'une voix mal assurée : — Non , Pembroke, vous vous trompez... Je vous demande seulement de prêter votre assistance à un malheureux Polonais. Pembroke rougit. — Elle continua. M. Constantin est gentilhomme : lady Tinemouth m'a dit qu'il avait perdu tout ce qu'il possédait par la révolution de la Pologne. Elle l'a présenté ici , je l'ai vu souvent , et je l'ai trouvé digne d'estime. Il est maintenant à Newgate pour une dette de trente guinées ; je vous prie de le délivrer. Voici ma requête et mon secret. Je me confie à votre discrétion , et surtout vis-à-vis de lui.

Généreuse fille ! aimable Mary ! dit

Pembroke en lui baisant la main, tu possèdes toute la douceur de ton sexe, et la nature ne t'a pas donné une seule de ses faiblesses !

Miss Beaufort sourit..... et soupira. Elle trouvait au contraire bien peu de force dans son cœur.

Elle allait donner à son cousin les informations nécessaires, lorsque leur attention fut attirée tout-à-coup par le bruit de plusieurs voix très-élevées. La porte du salon s'ouvrit, et elle vit paraître lady Dundas et Diana, qui traînaient après elles Euphémie en l'accablant de reproches.

Grand Dieu ! s'écria Sommerset, qu'est-ce donc que tout ceci ?

Lady Dundas, avec l'accent de la plus grande colère, prodiguait à sa fille les reproches les plus injurieux, et Diana, encore plus animée, se tournant vers Mary : — Vous voyez, madame, lui dit-elle, quel désagrément votre

ridicule conduite envers cet étranger a attiré sur notre famille ! Cette folle a suivi votre exemple, et de plus elle est amoureuse de ce vagabond de Constantin.

Mary, pâle et tremblante à cette sortie contre elle, était hors d'état de parler. Pembroke, étonné, et très-irrité en pensant que peut-être on en avait imposé à la bonté du cœur de sa cousine, gardait le silence.

Petite effrontée ! s'écria lady Dundas en redoublant ses cris, si votre sœur n'eût pas ramassé ces misérables vers que vous écriviez dans l'absence de cet audacieux coquin, je crois que vous auriez fini par faire de belles sottises. Mais il n'en sera pas ainsi, mademoiselle, nous vous emmenerons en Écosse. Je ne veux point qu'il soit dit que ma fille a déshonoré la famille de sir Hector.

Par pitié, lady Dundas, dit Pembroke,

en se mettant entre elle et la tremblante Euphémie, calmez-vous. Je suis persuadé que votre fille n'est point coupable. Notre sexe, en général, est le plus à blâmer ; nous sommes toujours les agresseurs.

Mary fut obligée de se rasseoir, elle attendait avec une attention inquiète la réponse d'Euphémie, lorsque celle-ci voyant bien que son roman avec Thadéus n'était plus soutenable, répondit sans hésiter : En vérité, M. Sommerset, je crois que vous avez raison ; je n'aurais jamais pensé à M. Constantin, s'il ne m'eût tourmentée, chaque jour que je le voyais, par ses déclarations.

A ces mots, Mary s'était levée de sa chaise avec vivacité, et quoique Euphémie ne pût s'empêcher de rougir du regard qu'elle lui avait lancé, elle continua ainsi : Je sais que miss Beaufort vous dira le contraire, parce qu'elle croit en être aimée ; mais il m'a juré

vingt fois, à mes genoux, qu'il était un gentilhomme russe déguisé, et qu'il n'adorait que moi dans le monde.

Le misérable ! s'écria Pembroke avec indignation, et, avec la crainte de lire dans les traits de Mary la honte et le chagrin qu'elle devait ressentir, il tourna les yeux vers elle. A son grand étonnement, il la vit calme et tranquille s'avancer vers Euphémie, et lui prendre la main dont elle s'était couverte le visage en prononçant ce dernier mensonge. — Vous savez bien, Euphémie, lui dit-elle, que vous accusez un innocent, un homme malheureux. Vous savez qu'il ne vous a jamais donné le sujet de croire ce que vous venez d'avancer ; et quant à moi, je puis aussi aisément l'acquitter d'une telle accusation. Je puis assurer, ajouta-t-elle, en s'adressant à tous ceux qui l'entouraient, je puis assurer, sur mon honneur, qu'avec moi jamais le

mot d'amour n'est sorti de la bouche de M. Constantin; vous pouvez maintenant juger de la véracité de miss Euphémie.

Je ne me laisserai point insulter aussi cruellement, reprit Euphémie en fondant en larmes. Vous ne pouvez nier, miss Beaufort, que vous avez toujours pris sa défense.... Hier encore, lorsque je vous appris qu'il était en prison, vous vous trouvâtes mal.

A ce dernier trait, Mary resta immobile, et lady Dundas, levant les mains au ciel, s'écria : Grand Dieu ! dans quel siècle vivons-nous ! Quant à vous, miss Euphémie, saisissant sa fille par le bras, vous partirez demain pour la campagne. Je ne veux plus d'instituteurs ni d'intrigues dans ma maison.

Alors Mary s'avança vers la porte du salon, et passant près de M. Somerset, qui paraissait interdit de tout ce qu'il venait d'entendre, elle lui dit,

d'un ton de voix décidé : Pembroke, je me retire, mais souvenez-vous que je ne vous dégage pas de votre promesse.

Étonné de sa fermeté et de la franchise de sa réponse, il était porté à croire qu'elle était parfaitement étrangère à ces accusations; mais la méchanceté active des deux sœurs ne lui permit pas de le penser long-temps. A peine la porte était-elle fermée sur miss Beaufort, qu'elles se réunirent contre elle, et remplirent l'ame de Sommerset de chagrin et d'inquiétude sur sa cousine. Ce qu'elles lui dirent aussi de Constantin l'exaspéra contre lui; l'idée qu'un aventurier, cachant sa pauvreté et peut-être ses crimes sous le voile d'un mensonge, avait pu tromper le cœur de miss Beaufort, était affreuse pour lui. Combien alors il se repentait de la promesse qu'il avait faite à miss Beaufort !

93 Cependant Mary était retournée au-

près de sa tante, et lorsque Sommerset entra dans leur appartement, la physionomie habituellement riante de mistress Dorothée prit une expression de mécontentement qui le frappa.

Mon neveu, lui dit-elle, je vous en voudrais beaucoup, si vous croyiez plutôt les insinuations perverses de cette lady Dundas et de ses folles de filles, que ce qui vous est assuré par Mary, dont la franchise est incontestable.

Pembroke trouvait impossible de faire céder son opinion à celle de sa tante et de sa cousine, qu'il croyait fortement prévenues. Il chercha donc à leur persuader que l'artifice et la fausseté leur en avaient perfidement imposé.

Eh! bien, mon neveu, soit! puisque vous êtes si obstiné. Je crois cependant qu'un peu plus d'indulgence conviendrait mieux à votre âge. J'avais toujours ignoré les malheurs arrivés à ce

pauvre jeune homme, jusqu'à ce moment où Mary vient de me parler en sa faveur ; mais j'avais déjà très-bonne opinion de lui ; sa conversation et ses manières annoncent une éducation distinguée, et, malgré tout ce que les Dundas veulent bien imaginer, je ne changerai certainement pas de façon de penser à son égard.

Pembroke prit en souriant la main de mistress Dorothée, qu'il voulait apaiser, et se tournant vers Mary : Pardonnez-moi, lui dit-il, ma chère cousine, si, pour la première fois de ma vie, j'ai pu ne pas me rendre à l'ascendant que vous avez sur moi.

Mary essuya une larme prête à couler de ses yeux ; et reprenant toute sa fermeté, elle songea à ce qui lui restait à faire pour Thadéus. Croyez ce que vous voudrez, Pembroke, lui dit-elle, vous connaîtrez un jour le mérite de M. Constantin, et l'excellence de son

caractère ; je n'ai rien à ajouter , si ce n'est que je vous prie d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. En disant cela, elle mit un portefeuille dans les mains de Pembroke, et le conjura d'arranger les choses de manière que M. Constantin ne pût connaître quelle était la personne qui lui rendait ce service.

Je vous obéirai, reprit-il gravement ; mais je suis fâché qu'un si grand enthousiasme ne soit pas excité par un plus digne objet. Quand vous me reverrez , votre générosité mal placée aura été satisfaite.

Fi, mon neveu ! je ne vous aurais pas cru capable de faire une bonne action d'aussi mauvaise grâce. Sommerset, très-fâché de ce qu'il appelait l'obstination de ces dames, n'entendit pas ce reproche de mistress Dorothée. Il sortit bien vite de la chambre, se jeta dans une voiture, et se rendit à

Newgate, déterminé à exécuter la commission de Mary, sans s'exposer à avoir un entretien avec un homme qu'il regardait comme un vil intrigant.

XXVI.

Chaque jour mistress Robson venait voir le comte, et les soins assidus de cette bonne femme lui rendaient sa prison moins insupportable; elle lui avait apporté ses pinceaux. Outre l'heureuse diversion qu'il trouvait dans le travail, à ses tristes réflexions, le produit de ses dessins lui procurait encore quelques moyens d'adoucir l'inflexible dureté de ses geôliers; mais lorsqu'elle le quittait, et que la tâche qu'il s'était imposée était remplie, il parcourait son misérable réduit, cherchant en vain une distraction à ses maux qu'il ne pouvait y trouver. Fatigué de ses pinceaux, prenait-il un livre?... c'était pour le rejeter aussitôt, rien ne pou-

vant tromper l'ennui de ses longues journées et de ses nuits plus longues encore. Sa solitude était affreuse ; l'espérance même n'offrait à ses yeux aucun objet qui pût lui rendre la vie supportable.

Dans l'effervescence de la jeunesse , il est moins pénible de lutter contre le malheur, que de voir ses jours s'éteindre lentement entre les murs d'une horrible prison. Thadéus était pénétré de ce sentiment, quand il songeait à son état passé et à son état présent ; il pesait sur son ame énergique. La seule consolation qu'il trouvait à ses tristes pensées était le souvenir de miss Beaufort. Le jour, la nuit, elle lui était présente ; tout lui retraçait son image , et cette heureuse illusion, qu'il aimait à nourrir, était le seul talisman qui dissipât sa sombre mélancolie. Tantôt il s'arrêtait, croyant entendre les sons enchanteurs de sa voix. Tantôt il pressait

sur son cœur la chaîne que lady Tine-mouth lui avait donnée, et les douces paroles dont elle avait accompagné ce présent remplissaient son ame des plus délicieuses émotions. Mais bientôt il se reprochait sa crédulité;..... et cependant il n'avait pas le courage d'y renoncer.

Un soir qu'il était entièrement livré à ces diverses réflexions, il fut tiré de ses profondes rêveries par l'arrivée du geôlier, qui lui présenta un paquet cacheté, et lui dit qu'un inconnu l'avait remis, lequel, après avoir payé la dette pour laquelle il était détenu, s'était retiré aussitôt, en recommandant de le porter à M. Constantin.

Thadéus pouvant à peine croire ce qu'il entendait, ouvrit le paquet dans l'espoir de connaître son bienfaiteur. Mais quel fut son étonnement de n'y trouver que des billets de banque pour une somme de cinquante livres ster-

line.
geôlier.
jectur
qui s'é
Il con
ne pas lui
reille lib
tion ans
D'allen
connaît
cela é
l'idée fl
instant,
participer
Grand
de dessus
maître l'ac
Sera Rose!
prend à ma
couvrir mes
a voulu m'e
Du mom
senta à son

ling, et pas un mot d'écrit. Il dit au geôlier de se retirer, et s'épuisa en conjectures pour deviner l'être généreux qui s'enveloppait de tant de mystère.

Il connaissait assez Euphémie pour ne pas lui faire les honneurs d'une pareille libéralité, et surtout d'une attention aussi délicate à cacher ses dons. D'ailleurs, comment aurait-elle pu connaître sa situation? Il pensait que cela était impossible, et alors s'évanouit l'idée flatteuse qu'il avait conçue un instant, que miss Beaufort avait pu participer à cet acte généreux.

Grand Dieu! s'écria-t-il en s'élançant de dessus sa chaise, ai-je pu méconnaître l'activité infatigable de lady Sara Roos! l'intérêt généreux qu'elle prend à ma destinée lui aura fait découvrir mes dernières infortunes; elle a voulu m'en délivrer.

Du moment que cette idée se présenta à son esprit, il en fut convaincu,

et avec un sentiment de reconnaissance mêlée de douleur, il lui écrivit la lettre suivante :

A l'honorable lady Sara Roos.

« Un malheureux exilé qui ne sait comment il a mérité l'intérêt que lady Sara a daigné prendre à ses malheurs, a été délivré de sa prison d'une manière si généreuse et si délicate, qu'il ne peut l'attribuer qu'au cœur bienfaisant de milady.

« L'objet de ses bontés conservera toute la vie le sentiment d'obligations qu'il ne peut acquitter ; mais il demande la permission de renvoyer les billets que lady Sara lui a fait remettre, et comme la destination de ceux qui ont été employés à sa délivrance ne peut plus être changée, il accepte avec la plus vive reconnaissance le nouveau bienfait de sa seigneurie. »

A Newgate.

Thadéus avait envoyé cette lettre par un comissionnaire, et en commençait une autre pour instruire mistress Robson de sa liberté, lorsqu'il vit paraître cette brave femme. Elle s'approcha de lui avec vivacité, et avant qu'il eût le temps de parler, elle s'écria : Mon cher monsieur, j'ai vu une belle dame qui m'a promis de ne prendre aucun repo, avant que vous ne soyez dehors de cet affreux séjour.

Ce discours confirma le comte dans l'idée qu'il devait sa liberté à lady Sara, et faisant asseoir son hôtesse sur la seule chaise qui fût dans sa chambre, il lui dit : Cette dame a tenu sa promesse; je suis libre, et je n'attends qu'une réponse que je dois recevoir bientôt pour quitter la prison.

A ces mots, mistress Robson, enchantée, ne cessa de faire éclater sa joie jusqu'à l'arrivée du comissionnaire

que Thadéus avait envoyé place Saint-James.

La réponse de lady Sara était à moitié effacée par ses larmes; elle contenait encore les billets de banque. Thadéus les prit en rougissant, et lut ce qui suit :

« Je ne puis m'être trompée en reconnaissant l'âme noble et fière de Constantin, dans celui qui a écrit le billet que je viens de recevoir.

« Cependant rien n'a pu être plus flatteur pour moi que l'idée que vous avez eue qu'il restait encore quelque vertu dans ce cœur malheureux. Je ne méritais pas ce bonheur... il était réservé à un être moins coupable; d'ailleurs j'ignorais ce dernier coup du sort envers vous. Depuis notre cruelle séparation, je n'ai jamais été m'informer de votre destinée, et la crainte de blesser votre scrupuleuse délicatesse

m'a interdit la douceur que j'aurais trouvée à être utile à une personne qui me fut si chère. Mon mari est ici ; il ne s'est point aperçu de ce que le remords et le malheur m'ont fait souffrir. Le temps peut-être me rendra moins indigne de sa tendresse ! . . .

« Je vous renvoie les billets de banque : ils ne m'appartinrent jamais. »

S. R.

Chaque ligne de cette lettre fit saigner le cœur de Thadéus. Elle avait un ton de vérité qui ne lui permettait pas de douter qu'il ne dût sa liberté à une autre personne qu'à lady Sara.

Après quelques réflexions, ses doutes se portèrent sur lady Tinemouth. Dans une lettre qu'elle lui avait écrite, depuis son départ, elle lui disait que miss Egerton était restée à la ville pour attendre M. de Montrésor, et que l'ac-

cident de miss Dorothée y avait aussi retenu miss Beaufort. Elle finissait en lui disant qu'elle était arrivée en bonne santé à Wold. Il pensa qu'ayant différé de lui répondre à cause de l'embarras où il s'était trouvé, elle aurait chargé miss Egerton de prendre quelques informations sur lui ; que celle-ci ayant découvert sa situation, s'était transportée chez mistress Robson, d'où s'en était suivie sa liberté.

D'après cette supposition, il questionna son hôtesse sur la dame qui était venue chez elle. Mistress Robson lui dit qu'elle était d'une taille moyenne, et que d'après la douceur de sa voix, elle la croyait jeune et belle ; car par le soin qu'elle avait pris à se cacher, il lui avait été impossible de voir un seul trait de son visage. L'aimable personne ajouta-t-elle ! je suis sûre qu'elle a pleuré deux ou trois fois. Après vous, c'est la personne la plus charitable qui

existe dans le monde : elle m'a donné une bourse de dix-neuf guinées, en me disant qu'elle connaissait vos amis d'Angleterre.

Ce récit le confirma encore davantage dans la persuasion où il était que lady Tinemouth était sa bienfaitrice, la bonne Maria l'agent qu'elle avait employé, et M. de Montrésor celui qui avait acquitté sa dette au concierge de la prison. Alors il lui devint plus facile de supporter le poids de l'obligation qu'il venait de contracter. Il connaissait l'amitié maternelle que la comtesse avait pour lui, et rejeter ses bienfaits par une fausse délicatesse aurait été manquer à la reconnaissance.

Lorsque le comte rentra dans son humble appartement de St-Martin lane, il lui parut un palais en comparaison du misérable réduit qu'il venait de quitter. La petite Nany lui témoigna sa joie avec toute la vivacité d'un cœur

à qui l'expérience du monde n'avait pas encore appris à se contraindre. Il se retira de bonne heure, et trouva bientôt le sommeil, qu'en vain il avait cherché dans l'obscuré prison qu'il croyait ne devoir jamais quitter.

Le lendemain, il fut éveillé par les pas de sa petite amie; elle lui apportait une lettre qu'un des garçons du café venait de lui remettre; un domestique vêtu d'une riche livrée l'y avait laissée. Thadéus reconnut l'écriture de miss Dundas. Il l'ouvrit avec un sentiment de plaisir inexprimable; tout ce qui venait d'une maison habitée par miss Beaufort ne pouvait manquer de l'intéresser; mais jamais surprise ne fut égale à la sienne en lisant ce qui suit :

A Monsieur Constantin.

Monsieur,

« Par un heureux hasard, lady Dun-

das a découvert ce matin vos artificieux projets. La malheureuse victime dont vous vouliez déshonorer la famille a enfin ouvert les yeux. Elle déteste à présent votre insupportable présomption. Grâce au ciel, vous voilà parfaitement connu. Cette jeune personne, à qui je ne ferai pas l'injure d'écrire son nom dans la même page que le vôtre, a avoué tous les moyens infâmes que vous avez employés pour la séduire. Elle rougit de la faiblesse qu'elle a eue d'écouter un être aussi méprisable que vous. Elle me charge de vous assurer qu'elle vous déteste, et de vous ordonner de n'avoir jamais l'audace de vous offrir à ses yeux. Ce sont les sentimens de tous les habitans de la maison de lady D—, mistress D—S—, miss B—, et de

D—D—. »

Harley street.

Thadéus lut deux fois cette lettre avant d'en comprendre le véritable sens. Enfin, indigné du misérable subterfuge qu'Euphémie avait employé pour faire excuser sa ridicule passion, que quelque hasard avait sans doute découverte à sa famille, il se décida à aller se justifier aux yeux de miss Beaufort et de sa respectable tante, malgré la défense de miss Dundas.

Il s'habilla à la hâte, et courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à *Harley street*. Arrivé à la porte de l'hôtel Dundas, il aperçut une voiture qui emmenait les femmes de milady. Il demanda au portier miss Beaufort et mistress Dorothée. On lui répondit qu'elles étaient parties le matin à huit heures, et que lady Dundas et ses filles venaient de partir aussi pour Dumbar-ton, en Ecosse, où elles devaient passer l'été.

Cette réponse lui perça le cœur : il

y voyait le sceau de sa condamnation. Jusqu'à ce moment, la calomnie n'avait pas pesé sur sa tête ; et être regardé par la femme qu'il adorait comme un lâche scélérat était pour lui le plus cruel supplice.

Il retourna chez lui , emportant dans son cœur l'indignation et le désespoir. L'idée que Pembroke Sommerset avait entendu les mensonges d'Euphémie sans proférer un mot pour le justifier, mettait le comble à ses maux , et pour y trouver du soulagement, il voulut les confier à lady Tinemouth. Il dit donc à mistress Robson qu'il partait pour le *Lincolnshire*, où des affaires pourraient le retenir quelques jours.

XXVII.

Les belles qualités de Pembroke avaient fait une forte impression sur le cœur de miss Dundas, et les prétentions de Lascelles avaient beaucoup perdu dans son esprit. Les espérances de celui-ci étaient plus brillantes, il est vrai; mais Pembroke était beau, et Lascelles d'une figure très-ordinaire. C'est pourquoi elle pensa qu'il valait mieux être la femme d'un simple baronet, que celle d'un homme qui devait tout son mérite à un droit d'aînesse et aux talens de son tailleur. D'après ces judicieuses réflexions, elle dit à sa mère que son intention était d'accompagner mistress Dorothée

et miss Beaufort chez M. Sommerset , où elle demeurerait jusqu'au moment où l'on croirait pouvoir ramener Euphémie à la ville sans danger. C'était sur ce plan qu'avaient été arrêtés le voyage et le départ de la maison Dundas , qui avaient tant affecté Thadéus.

Cet arrangement n'avait plu ni à mistress Dorothée ni à miss Beaufort , mais elles ne pouvaient s'y opposer , et tandis que chacun s'occupait de ses préparatifs pour Leicester shire , Pembroke courut à Newgate opérer la délivrance de Constantin.

Le soir , au souper , Pembroke dit à Mary que Constantin était en liberté , et , quoique la manière dont il lui rendit compte de sa commission ne fût pas très-obligeante , l'idée que Constantin était libre lui permit de passer une nuit plus tranquille : elle monta même le lendemain en voiture avec un air moins triste. Miss Beaufort

cherchait à mettre en défaut la pénétration de son cousin , en affectant une gaiété que son cœur était loin de partager.

Mais lorsque la voiture fut arrivée au sommet du coteau de Highgate , et qu'elle jeta un dernier regard sur cette ville , qui renfermait l'être dont le bonheur était l'unique objet de ses pensées et de ses vœux les plus ardens , son cœur se resserra , et elle sentit que quelques larmes allaient couler de ses yeux. Alors , sous le prétexte de l'incommodité de la poussière , elle baissa son voile et s'enfonça dans la voiture. Tout en elle décelait à Pembroke une agitation dont il ne pouvait ignorer la cause. Son cœur généreux en fut ému , et se tournant vers sa cousine , il lui parla avec tant d'affection qu'il parvint à adoucir ses peines. Insensiblement la bienveillance réciproque qui s'établit entre eux rendit la conver-

sation moins gênée, et le voyage s'acheva d'une manière assez agréable.

Ces instans de repos allaient bientôt cesser !... A son arrivée au château Sommerset, miss Beaufort sentit renaître son trouble, et avec une telle violence qu'il lui fût impossible de le cacher. Sir Robert, son respectable oncle, était accouru au devant d'elle : Ma chère Mary, mon cher enfant, s'écria-t-il en l'embrassant et la pressant sur son sein, pourquoi cette agitation ?... êtes-vous indisposée ?... l'air de la ville vous aurait-il été nuisible ?

Mary voyait bien qu'elle affligeait son oncle ; mais elle n'était plus maîtresse de se contraindre, et avait donné un libre cours à ses larmes, que toutes les caresses du bon Robert ne purent arrêter. Heureusement Pembroke étant entré en ce moment dans le salon avec mistress Dorothee et miss Dundas, Mary demanda la permission de se re-

-tirer, sous prétexte de se reposer des
fatigues du voyage. Mais le repos n'é-
-tait plus fait pour la trop sensible
Beaufort!

-Enfin, lorsqu'elle fut dans sa cham-
-bre, elle s'efforça de ramener le calme
dans son ame. Vains projets!... Quelle
fut sa douleur, en reconnaissant que
tous les efforts qu'elle avait faits pour
réprimer une passion naissante n'a-
-vaient servi qu'à lui donner plus de
-force... Elle frémit, et résolut, trop
tard sans doute, de veiller sur elle-
-même, à l'avenir, avec le plus grand
soin.

-Elle s'était assise auprès d'une fenê-
-tre; ses regards se portaient sur la ro-
-mantique vallée de Sommerset. Elle
revoyait ces chênes antiques dont les
superbes rameaux ombragent le cours
de la Witham, qui à, travers mille dé-
-tours, arrose la prairie. Elle réfléchis-
-sait à tout ce qui s'était passé dans son

ame , depuis qu'elle s'était éloignée de ces lieux. Lorsqu'elle était encore libre et tranquille , tous les objets s'offraient à ses yeux avec les couleurs de l'espérance , tout semblait lui sourire , parce que la joie habitait dans son cœur. Rien n'était changé dans la nature.... le cœur seul de Mary n'était plus le même !

Serais-je donc la seule créature malheureuse dans ce séjour enchanté ! s'écria-t-elle , en laissant exhaler un long soupir. Hélas ! ma pensée s'égare et s'attache à un être que je ne reverrai jamais... qui peut-être oubliera bientôt jusqu'à l'existence de Mary Beaufort... Ne peut-il pas quitter l'Angleterre !... il vivra loin de moi... une autre fera son bonheur... et cependant je ne cesserai de m'occuper de lui !....

Tandis que Mary s'abandonnait à ces douloureuses pensées , elle oubliait , et sir Robert , et les belles résolutions

qu'elle venait de prendre. Son oncle, inquiet de ne pas la revoir, envoya savoir si elle était reposée, et si elle voulait venir faire le thé. Miss Beaufort essuya ses larmes, et descendit au salon, où toute la société était rassemblée.

Sir Robert Sommerset était un de ces hommes dont la vue seule inspire le respect. A un maintien tout plein de dignité, il joignait les manières les plus affables. Il avait acquis dans ses longs voyages une aisance et une urbanité qui lui avaient mérité l'estime générale. A son entrée dans le monde, Sir Robert avait été l'ame de toutes les sociétés ; mais bientôt ses manières avaient éprouvé une étrange métamorphose. A son retour du continent, il avait épousé miss Beaufort que depuis long-temps il aimait avec transport. A cette époque son caractère changea tout-à-fait, et prit une

teinte de mélancolie, qui, à la mort de sa femme, s'accrut au point de faire craindre la perte de sa raison. Enfin, il avait à peine cinquante ans, et ses cheveux étaient blanchis par les chagrins.

Depuis la mort de lady Sommerset, cet excellent homme trouvait toute sa consolation dans les qualités aimables de son fils Pembroke. Dans les momens où il était plus tranquille, il s'amusait de la gaîté du petit comte d'Arun et de la pompeuse érudition de M. Loftus, précepteur de milord.

Le château de Sommerset était le rendez-vous de la noblesse des environs, qui s'empressa de venir féliciter la société arrivée de Londres. Sir Richard Shafto, un de ceux qui vinrent dans les premiers jours, était un jeune gentilhomme qui habitait avec sa mère *Woodhill Lodge*, près de la petite ville de *Grantham*. Épicurien moderne

qui se fixait partout où il trouvait le plaisir, et dont l'originalité fit peu de sensation sur les habitans du château Sommerset.

Lorsque sir Richard [entra dans le salon, où toute la société était réunie, il salua légèrement sir Robert, et sans faire attention aux dames, sans leur faire la moindre civilité, il courut à Pembroke, et lui dit qu'il était venu pour l'emmener avec lui à Woodhill Lodge. — Sur mon ame, mon ami, si vous ne venez pas avec moi, je laisse là ma mère. Croiriez-vous que par ce que sir Halleran, mon très-honoré père, a été envoyé comme plénipotentiaire dans une cour d'Allemagne, sa très-digne moitié veut s'enterrer à la campagne jusqu'à son retour? Je meurs d'ennui dans ce triste pays, où, de vingt milles à la ronde, il n'y a pas un être, excepté vous, mon cher Pembroke, à qui je veuille dire un mot,

pas un homme qui vaille un demi-schelling. D'honneur! je ne sais ce que je donnerais pour que mon père n'eût pas accepté cette belle mission, qui me laisse la charge d'une vieille femme.

Après ce discours d'un fils très-respectueux, et qui lui valut une réprimande de la part de mistress Dorothee, le jeune homme promit de s'amender, à condition qu'elle engagerait Pembroke à l'accompagner. Celui-ci ne témoignait pas beaucoup d'empressement à le suivre; mais afin de débarrasser sa famille de ce bruyant personnage, il se décida à lui sacrifier quelques jours.

Le lendemain, lady Shafto étant venue rendre visite à ces dames, elle engagea miss Dundas et Beaufort à venir passer une semaine chez elle. L'esprit de Mary n'était pas assez tranquille, elle refusa. Quant à Diana, ennuyée, excédée de la société du château, et

surtout enchantée de l'espoir de se retrouver avec Pembroke, elle s'empressa d'accepter son invitation, et partit avec elle le même jour.

A leur retour de la chasse, nos jeunes gens apprirent l'arrivée de miss Dundas, non sans grande colère de la part de Richard, que la moindre contrainte offusquait. Mais Pembroke, qui s'amusa des ridicules de Shafto, ne fut pas fâché de cette petite diversion.

Après le dîner, où Shafto officia copieusement, sans proférer une parole, nos aimables Actéons, fatigués de leurs excursions du matin, allèrent se jeter sur un sofa, où ils dormirent profondément pendant plusieurs heures.

Pembroke s'étant éveillé le premier : — Allons ! Shafto, levez-vous donc, s'écria-t-il. N'est-il pas abominable de passer une moitié du jour à chercher le plaisir, et l'autre moitié à se reposer de ses fatigues ? vraiment, c'est dépenser

sa vie avec plus de honte que de profit!

Prenez pour vous la honte, et moi je garderai le profit, répondit Richard en se retournant... bonne nuit!

Comment, bonne nuit! Alors Pembroke ayant sonné un domestique : — Quelle heure est-il? Huit heures, monsieur. — Y a-t-il du monde au salon? — Milady, monsieur, et plusieurs autres dames.

Eh bien! dit Shafto, en allongeant tout son corps, vous ne voulez pas sûrement aller vous ennuyer avec ces commères! — Je veux aller rejoindre votre mère, reprit Pembroke; puis s'adressant au domestique : Y a-t-il des hommes? — Un seul, le docteur Denton.

Que le diable confonde votre bavardage! dit Richard; allez donc, et me laissez dormir.--Vous n'êtes pas galant, reprit Pembroke, et il alla s'habiller pour rejoindre la société, bien résolu

de ne pas rester plus long - temps avec un aussi maussade personnage.

Pembroke étant entré dans le salon , vit en effet qu'il n'y avait pas d'autre homme que le docteur Denton , pauvre parasite dont l'esprit et la science pouvaient être appréciés d'un seul coup-d'œil.

Miss Dundas l'ayant fait placer à côté d'elle : Chér Sommerset , lui dit-elle à demi - voix , que vous êtes bon d'être venu interrompre la triste solennité de cette soirée ! Je commençais à croire que nous étions revenus aux temps du paganisme , et qu'en l'absence des hommes , nous célébrions les mystères de la bonne déesse.

En l'absence des hommes ! répliqua Sommerset en souriant ; vous oubliez donc l'aimable docteur Denton ? . .

Je n'y pensais pas , il est vrai , mon cher Pembroke ; c'est un petit Caméléon bien dangereux ; voyez toutes les gen-

tilleses qu'il adresse à cette statue habillée de noir.

Pembroke vit en effet le docteur debout devant une dame que le rideau de la fenêtre lui cachait à moitié. Il lui parlait à l'oreille avec une sorte d'empressement; la dame se mordait les lèvres. Le docteur continua, et elle paraissait plus mécontente encore. Mais cela n'arrêta point le docteur. Alors la dame se leva, et saluant avec noblesse la compagnie, elle traversa l'appartement.

Tandis que Sommerset admirait la noblesse de sa figure et l'expression de sa physionomie que sa pâleur rendait plus intéressante encore, miss Dundas prenant son bras avec un sourire ironique, répéta avec affectation ces vers :

« Je te salue, Vierge sainte et pensive!

» Je te salue, divine mélancolie! »

Si c'est ainsi qu'est la mélancolie,

reprit Sommerset, je dirai alors :

« Éloigne-toi, bruyante gaité, enfant de la folie ! »

Miss Dundas rougit. Elle détestait cette femme qui avait trop de beauté pour qu'elle pût soutenir la comparaison avec elle, et trop d'esprit pour n'avoir pas été choquée de son ignorance et de sa présomption ; plusieurs fois même, Diana s'était attiré, par ses mauvaises manières, de sévères réprimandes de sa part, et elle fut très-mortifiée lorsque Pembroke lui demanda avec vivacité qui elle était. — C'est une folle, répondit miss Dundas avec humeur, qui habite l'abbaye d'Harrouby, sur le côteau que l'on voit d'ici. — Vous plaisantez, sûrement, miss. Ses yeux sont si beaux ! elle paraît si raisonnable ! — Je vous dis qu'elle est folle, et folle assez pour être admise à Bedlam. . . . Si je voulais parler, je pourrais vous en convaincre d'un mot.

Je m'étonne que lady Shafto puisse la recevoir! . . .

En vérité, dit Pembroke, si ces yeux-là sont ceux de la folie, je vous avoue que je ne saurai jamais admirer ceux de la raison.

Mon Dieu, s'écria miss Dundas, voilà tout enthousiasmé! Ne voyez-vous pas qu'elle serait votre mère?..

Cela peut être, répondit-il en souriant; mais quoi qu'il en soit, je n'ai pas vu de physionomie plus aimable. De grâce, dites-moi son nom.

Je vais vous satisfaire et mettre fin à votre admiration. C'est cette comtesse de Tinemouth qui nous a présenté, comme son meilleur ami, cet étranger vagabond, le séducteur d'Euphémie.

Lady Tinemouth! s'écria Pembroke, je ne l'avais jamais vue, mais ma mère l'avait connue pendant mon absence, et avait pour elle la plus grande estime. Je vous prie de me présenter à elle.

Après ce qui s'est passé entre nous, mon cher cousin, en vérité cela est impossible, répliqua Diana impatientée. Je lui ai écrit une lettre foudroyante au sujet de son Constantin, et depuis, nous ne nous parlons plus.

En ce cas, je vais seul lui présenter mes respects, dit Pembroke en s'avançant vers lady Tinemouth. Mais Diana, qui se plaisait à tourmenter ceux qu'elle ne pouvait dominer, le retint par le bras, et continua de le plaisanter jusqu'à ce que la comtesse fût sortie.

Pembroke, fatigué de ce manège, se rassit, et réfléchissant aux raisons qui avaient pu empêcher sa tante et sa cousine d'être informées de l'arrivée de la comtesse à *Harrowby*, il résolut de se présenter le lendemain chez elle. Il gardait le silence, et ne faisait aucune attention à tout ce que lui disait Diana, lorsque la voix bruyante de Shafto le retira de sa rêverie, sur laquelle Diana

le plaisantait de nouveau, au risque de détruire ses espérances.

A la fin, Sommerset, peu disposé à partager leur bruyante gaité, demanda froidement à son grossier camarade ce qu'il voulait. Rien, sur ma parole, dit celui-ci; mais que d... faites-vous vous-même, les yeux fixés sur ce tapis? Diana dit que vous avez perdu votre cœur avec cette vieille comtesse que ma mère voulait que j'accompagnasse jusqu'au sommet du coteau.

Shafto, répondit Pembroke en se levant, vous ne parlez sûrement pas de lady Tinemouth? — Pardonnez-moi! et si elle est assez avare pour n'avoir pas de voiture, je ne veux pas être son chevalier : la belle commission, vraiment, que de faire deux milles pour conduire une vieille femme de qualité!

— Mais vous ne prétendez pas que la comtesse fasse seule un si long trajet à pied!

Pourquoi non? répondit Shafto, avec un grand éclat de rire.

Pembroke, irrité de la méchanceté de Diana et de la grossièreté de Shafto, sortit avec précipitation dans l'espérance de rejoindre la comtesse avant qu'elle n'arrivât à *Harrowby*.

Après avoir traversé le pont de bois qui est sur la Witham, et franchi les barrières, il se trouva bientôt au sommet du côteau, sur lequel il aperçut de la lumière qu'il crût être celle de la lanterne que portait le domestique de la comtesse. Bientôt il la vit elle-même appuyée sur le bras d'un homme. Pembroke crut que c'était un gentilhomme de la ville qui l'avait prévenu, et il allait se retirer, lorsque la comtesse tournant la tête, l'aperçut, et s'imaginant à son embarras qu'il était égaré, elle lui demanda obligeamment ce qu'il cherchait.

Pembroke s'inclina avec une sorte de

confusion, et lui dit qu'ayant su qu'elle était partie de chez lady Shafto avec un seul domestique, il s'était empressé de la joindre, pour lui demander la permission de l'accompagner. La comtesse le remercia de son attention, et l'engagea à venir avec elle jusqu'à l'abbaye pour y prendre quelques rafraîchissemens; mais, ajouta-t-elle, quoique j'aie eu l'honneur de vous voir chez lady Shafto, je n'ai pas celui de vous connaître.

Mon nom est Sommerset, répondit Pembroke. Ma mère, pendant la dernière année de sa vie, eut le bonheur d'être votre amie.

Lady Tinemouth témoigna tout le plaisir que lui faisait cette rencontre, et se tournant vers le gentilhomme qui lui donnait le bras : M. Constantin, dit-elle permettez-moi de vous présenter le cousin de l'aimable miss Beaufort.

Thadéus, qui avait trop bien reconnu la voix de son perfide ami, répondit au froid salut de Sommerset par une simple inclination; mais Pembroke entendant nommer ce même Constantin qu'il avait depuis peu délivré de prison, sentit le désir de le démasquer aux yeux de lady Tinemouth, et de connaître un homme qui avait pu en imposer ainsi à sa tante. Il accepta donc l'invitation de la comtesse.

Thadéus était dans la plus vive agitation. La présence de Pembroke, en lui rappelant ces jours heureux depuis lesquels il n'avait éprouvé de sa part que la plus cruelle ingratitude, remplissait son ame d'indignation. Mais il éprouvait en même temps une sorte de contentement de l'occasion qui se présentait d'avoir avec Sommerset un entretien, et celui-ci ne le désirait pas avec moins d'empressement, quoiqu'il crût n'avoir affaire qu'à Constantin.

Lady Tinemouth qui ignorait encore que Sommerset et Thadéus se fussent connus, les engagea à passer dans la salle où le souper était servi; mais Pembroke, en passant, poussa Constantin avec une sorte de rudesse, et fut se placer à table à côté de la comtesse, avant que Thadéus eût eu le temps de se remettre de l'impression qu'avait faite sur lui cette étrange provocation. Cependant, accoutumé à maîtriser son impétuosité naturelle, il entra et se plaça à table.

Pembroke ne pouvait croire que celui qu'il voyait avec une contenance aussi tranquille que noble pût être un vil intrigant; ses traits, au contraire, lui rappelaient ceux de Sobieski; mais alors tout peignait dans Sobieski la franchise et la vivacité; la jeunesse et le bonheur brillaient sur son visage. La taille de cet étranger lui paraissait plus élevée, ses traits plus forts, sa physio-

nomie enfin n'avait pas la même expression. D'ailleurs, au nom de Sommerset, Sobieski aurait reconnu son ami, et le nom de Constantin servait encore à détruire ses conjectures.

Ces réflexions se succédaient avec rapidité dans l'esprit de Pembroke. Il n'était plus maître de son agitation. Ses regards restaient fixés sur cet homme qui ressemblait si fort à son ami.

En ce moment, lady Tinemouth s'étant levée pour sortir de table, les yeux de Pembroke et de Thadéus se rencontrèrent, celui-ci pâlit. Mais Pembroke ne pouvant résister au sentiment qui l'entraînait, s'avança vers le comte, et lui prenant la main : — Êtes vous Sobieski, lui dit-il ? — Oui, répondit le comte, avec une émotion qui étouffait sa voix. — Grand Dieu ! avez-vous pu oublier votre ami Pembroke Sommerset ! . . .

Le cœur bon et honnête de Thadéus

sentit que le langage de Pembroke é tait celui de la vérité. Tous ses soupçons s'évanouirent. Il le serra dans ses bras, et leurs larmes se confondirent.

Lady Tinemouth, qui, pendant cette scène, était demeurée muette d'étonnement, s'avança vers les deux amis qui se tenaient embrassés : Mon cher Sobieski, dit-elle, pourquoi m'avez-vous caché que vous connaissiez M. Somerset ? si je l'avais su, cette heureuse rencontre se serait faite plutôt.

Oui, reprit Pembroke en essuyant les larmes qui inondaient son visage, si dans ce moment je pouvais avoir un sentiment de peine, c'est de penser que celui qui m'a sauvé la vie, que mon généreux protecteur a trouvé le malheur dans ma patrie ; qu'il a souffert plutôt que de me laisser connaître qu'il était en mon pouvoir de lui témoigner ma reconnaissance.

Thadéus se couvrit le visage pendant

quelques instans. La comtesse le regardait avec attendrissement, et jugeant que les deux amis avaient besoin de rester seuls, elle se déroba sans être aperçue.

J'espère que vous ne me quitterez plus, reprit Sommerset avec tendresse. J'ai un excellent père, et lorsqu'il saura les obligations que j'ai à vous et à votre respectable famille, il sera flatté de vous chérir comme un fils.

Je vous ai fait injure, mon cher Sommerset, répliqua Thadéus. L'oubli dans lequel vous paraissiez m'avoir enveloppé depuis votre départ de Villanow, avait commencé à m'inspirer quelque doute sur votre amitié; car, quoique j'eusse perdu votre lettre, je vous ai souvent écrit, et toujours le même silence de votre part. Depuis mon séjour en Angleterre, où je me suis réfugié après la perte de ma famille et la ruine de ma patrie, je vous ai encore

adressé deux lettres, dont la seconde a été remise à votre porte par moi-même, bien assuré que c'était votre demeure, puisque je vous avais aperçu à votre fenêtre.

Par tout ce qui est sacré, répondit Pembroke avec véhémence, je n'ai jamais reçu de lettres de vous. Je vous en ai écrit plusieurs, et il paraît qu'elles ont eu le même sort que les vôtres. J'aurais même ignoré la mort de votre mère et celle du Palatin, si les papiers publics ne m'en avaient donné la trop funeste connaissance.

A ces mots, Thadéus étouffant un profond soupir : — Je vous crois, dit-il quoique j'aie eu d'abord une idée bien différente. Les deux lettres que je vous ai écrites m'ont été renvoyées sous enveloppe, sans un mot de vous; l'adresse me parut même être de votre main, et le domestique qui apporta le

paquet, ajouta qu'il n'y avait pas de réponse à faire.

Puissance du ciel, s'écria Somerset, il y a dans tout ceci une infâme trahison ! Mon cher Thadéus, reprit-il en lui serrant la main, j'aurais volé au devant de vous, quand même j'aurais dû y trouver la mort ! Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté ? pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même ? ce malentendu ne serait pas arrivé.

J'ignorais vos sentimens. Ma première lettre avait été sans réponse, et mon cœur ne pouvait s'abaisser aux sollicitations !...— Vous ! Sobieski, ah ! vous aviez le droit d'exiger... Mais combien j'ai dû vous paraître méprisable !...

Il est vrai, dit Thadéus, que l'idée de trouver un ingrat dans celui que ma famille avait si tendrement aimé, affligeait mon cœur. Jugez ce que j'eus

à souffrir lorsque je vous rencontrai dans les rues de Londres. — Et moi je ne vous ai pas vu!... et mon cœur n'a pas volé au devant du vôtre!... Ah! pardon! mille fois pardon, mon cher Thadéus.

La première fois que je vous vis, reprit le comte, ce fut au théâtre de Drury-lane : vous étiez avec des dames; je vous appelai.

Je me rappelle; en effet, qu'il y a environ dix mois je m'entendis nommer comme j'entrais au théâtre, donnant la main à lady Coningsby et à sa sœur. Je me retournai, et ne voyant personne de connaissance, je pensai que je m'étais mépris.

Mais pourquoi ne me suivîtes-vous pas, mon cher Sobieski? — Les dehors peu brillans sous lesquels j'étais ne me le permettaient pas. J'attendis que tout le monde fût sorti, espérant

vous voir au passage. Ce fut en vain.

Ce trait fut un coup de lumière pour Sommerset. Alors s'élançant de sa chaise, il s'écrie : C'est ce coquin de Loftus qui est coupable de tout ceci. Le drôle, qui, sans doute, vous avait vu, m'avait suivi dans la salle, et son maudit égoïsme lui faisant craindre que je vous rencontraisse, il inventa mille mensonges pour me faire sortir par une autre porte, disant que le côté où nous étions était encombré de voitures.

Quel est ce monsieur Loftus, demanda Thadéus étonné? je ne connais point cet homme.

Quoi! répondit Pembroke, vous ne vous rappelez pas que Loftus est ce coquin qui me persuada, malgré la défense de mes parens, d'aller combattre contre les Polonais, et que je voulus bien soustraire au ressentiment de mon père, en prenant tout sur moi?

Je me le rappelle à présent ; reprit Thadéus ; mais je ne crois pas l'avoir jamais vu.

Je ne suis pas moins assuré de la vérité de mes soupçons , dit Pembroke. Vous savez , continua-t-il , qu'en quittant Villanow , j'allai le rejoindre à Dantzig. Alors il me supplia d'avoir pitié de sa mère et de ses sœurs , qu'il faisait vivre avec le produit de ses appointemens , et de ne pas irriter contre lui ma famille , en l'instruisant des circonstances qui m'avaient conduit en Pologne. Je consentis à lui garder le secret jusqu'à ce qu'il pût prendre possession du bénéfice du vicaire de Sommerset , dont la mort ne pouvait être éloignée.

Nous débarquâmes en Angleterre , et là j'appris que mon père ne m'avait rappelé avec tant de précipitation , qu'à cause de la maladie de ma mère : je n'eus pourtant pas la consolation de

la revoir ; car peu de jours avant mon arrivée en Angleterre , elle avait cessé d'exister. Ici Pembroke garda le silence , et un instant après il reprit ainsi :

Je tombai malade , et la fièvre me retint un mois dans mon lit. Après mon rétablissement , je vous écrivis , ainsi qu'au Palatin ; mes lettres se succédèrent rapidement pendant la première année qui suivit notre séparation. Point de réponse. Je ne vous cacherai pas , mon cher Thadéus , que je fus affecté , et même offensé de cette négligence de votre part. Cependant je sentis que l'orgueil devait être sacrifié à la reconnaissance , et je continuai le printemps suivant de vous écrire. Toutes les gazettes publiaient alors les belles actions de Sobieski : je crus que la gloire m'avait effacé de son souvenir. C'est pourquoi je résolus de regarder notre amitié comme un

songe , et de ne plus m'occuper de vous.

Thadéus , confondu de cette double erreur , exprima ses regrets d'avoir pu douter de son ami , et lui répéta qu'il avait toujours été exact à lui écrire , même lorsqu'il avait cru en être oublié.

Je parierais , reprit Pembroke en colère , que cet indigne Loftus a encore mes lettres dans son secrétaire ! Il n'y a pas de maison où une trahison de ce genre soit plus facile que dans la nôtre. Le matin nous mettons nos lettres sur une table de la salle à manger , d'où elles sont envoyées à la poste , et celles qui nous arrivent sont déposées sur cette même table , où nous les prenons , lorsque nous nous réunissons pour le déjeuner. Je ne doute pas que Loftus ne les ait toutes interceptées pour nous séparer à jamais.

L'évidence de ces conjectures était si

bien établie, que Thadéus ne chercha point à les combattre ; il essaya seulement de calmer la colère de son ami. Cependant le cœur de Pembroke était animé d'un sentiment généreux qui lui commandait de retourner promptement au château Sommerset.

Il me tarde de vous présenter à mon père, s'écria Pembroke ; de lui dire qui vous êtes ; de lui raconter tout ce que je vous dois. Quel bonheur pour lui de vous posséder, et de pouvoir vous témoigner à quel point le cœur d'un anglais est reconnaissant ! Vous l'aimerez, Sobieski ; . . . il a les nobles sentimens de votre aïeul . . . et ma cousine Mary ! quel plaisir sera le sien en vous revoyant.

A ces mots, Thadéus sentit palpiter son cœur. Il étouffa un soupir qui s'exhalait de sa poitrine oppressée.

Vous ne sauriez vous défendre de l'intérêt que miss Beaufort prend à

vous ! Toute la maison Dundas , et moi-même , nous vous accusions (car alors j'étais bien loin de croire qu'il était question de mon ami) ; Mary seule résistait à la méchanceté liguée contre vous . Ce fut elle enfin qui me força à vous rendre la liberté .

Juste ciel ! s'écria Thadéus , en prenant la main de Pembroke , c'est donc vous qui êtes venu dans ma prison ! C'est miss Beaufort qui a été chez moi !

Oui , c'est elle-même , et je rougis d'avoir quitté *Newgate* sans avoir demandé à vous voir . Je le devais ! Alors que de peines j'aurais épargnées à ma cousine ! . . . et quelle agréable surprise m'attendait moi-même !

Cependant Thadéus éprouvait une émotion qui ne lui permettait pas de proférer une parole . Il ne pouvait se rendre compte des divers sentimens qui l'agitaient . Il aurait donné l'univers pour tomber aux pieds de miss

Beaufort!... et il tremblait de se trouver auprès d'elle.

Est-ce ainsi, Sobieski, s'écria Pembroke, que vous répondez à l'attachement de Mary?

Non, dit le comte avec la plus profonde sensibilité, non; j'adore miss Beaufort : ses vertus ont captivé mon cœur. Mais puis-je oublier que je n'ai que ce cœur à lui offrir!... Puis-je oublier que je suis un infortuné, et que dans ce moment même je n'existe que par ses bienfaits!

Pembroke, vivement affecté, se jeta au cou de son ami, en lui disant : Pouvez-vous faire cette injure à mon père, à moi-même, par une pareille pensée? Ma maison sera la vôtre, cher Sobieski; sir Robert se glorifiera de vous tenir lieu de votre respectable aïeul, et ma cousine Mary resserrera les liens qui nous unissent. Vous joindrez le ti-

tre de parent à celui de mon ami le plus cher.

Vivement pénétré d'une telle grandeur d'ame, Thadéus témoigna à Pembroke toute sa reconnaissance; mais; ajouta-il, j'aurais aimé à ne dépendre que de ceux qui m'ont donné l'être, et rien ne me paraît plus humiliant qu'une vie passée dans l'oisiveté. Si votre père peut me procurer les moyens d'obtenir par moi-même un sort honorable, j'en conserverai un éternel souvenir. Autrement, mon ami, pourrais-je supporter l'idée d'une existence que je ne devrais qu'à la générosité!

Que dites-vous! Sobieski, reprit Sommerset avec amertume. Pouvez-vous penser que mon père, que moi-même nous puissions oublier que dans votre patrie vous teniez le rang de prince, et que dans ce poste élevé vous m'avez traité comme un frère; que vous m'avez sauvé la vie, au mo-

ment où je menaçais la vôtre ! Et nous serions capables de l'oublier ! . . . Et nous vous laisserions travailler pour gagner votre vie ! . . . Ah ! mon ame se révolte à cette idée. Non, Thadéus, non ; nous n'aurons point à rougir d'une telle ingratitude ! . . . Dans mon malheur, votre mère me traita comme son fils : permettez que mon père suive l'exemple qu'elle lui a donné. D'ailleurs vous ne vivrez pas dans l'oisiveté : vous aurez un emploi dans l'armée, et je vous y accompagnerai.

Généreux Pembroke, reprit le comte, jamais je ne pourrai vous exprimer ma reconnaissance. Votre amitié est un baume qui guérit toutes les blessures de mon ame ; elle me rend le sentiment du bonheur, que je croyais à jamais perdu pour moi.

Mais je ne me mettrai point au service de l'Angleterre, continua-t-il avec une noble fierté. Plutôt gagner

ma vie à la sueur de mon front, que de servir les alliés des destructeurs de mon pays! Je ne combattrai point à côté des Russes! Je n'aiderai point à porter le ravage dans une autre contrée! Mon épée est consacrée à la défense, et non à l'oppression. Si l'Angleterre était attaquée, je me battrais pour elle, comme j'ai combattu pour la malheureuse Pologne.

A ce discours, Pembroke reconnut l'ame fière de Sobieski, et sans chercher à combattre ses raisons, il se reposa sur son père du soin de lever les scrupules de son ami. Il se borna pour l'instant à le décider à venir au château de Sommerset, et Thadéus lui promit de s'y rendre le lendemain du jour où sir Robert aurait été instruit de son arrivée.

Pembroke voyant paraître l'aurore, le quitta, et arriva à Lodge au moment où les domestiques ouvraient les portes.

Il écrivit un mot d'excuse à sir Richard Shafto, fit seller son cheval, et courut à toute bride jusqu'au château de Sommerset.

XXVIII.

Le lendemain au déjeuner, Thadéus revit la comtesse qui, en lui témoignant sa surprise et le plaisir que la scène de la veille lui avait causé, ne lui cacha pas qu'elle était blessée de la réserve qu'il avait eue avec elle. Sobieski, pour se justifier, lui raconta la manière dont il avait connu Sommerset à la bataille de Lielime, quatre ans auparavant, et tout ce qui s'était passé depuis ce moment.

Pendant ce récit, les larmes de lady Tinemouth lui attestaient tout l'intérêt qu'elle prenait à son sort, et son amitié pénétrait l'ame de Thadéus.

Après ces tendres épanchemens, le comte lui demanda pourquoi elle était

venue à l'abbaye d'Harrowby, tandis qu'il la croyait à Woods, et sa réponse lui fit éprouver à son tour une tendre commisération et un sentiment de honte de devoir la vie au même être que lord Harwold, son fils.

En vérité, lui dit la comtesse, vous avez dû faire un bien ennuyeux voyage d'*Harwold-Park* à *Harrowby*, et le plaisir de vous voir a pu seul égaler l'étonnement que j'éprouvai en vous rencontrant, hier soir, lorsque je revenais de chez lady Shafto.

Thadéus l'assura qu'un voyage de quelques milles de plus n'avait pu le fatiguer, et que d'ailleurs il en aurait été bien dédommagé puisqu'il voyait qu'elle se portait aussi bien qu'à son départ de Londres.

Lady Tinemouth sourit : Vous êtes bien galant, dit-elle, mais ma santé est moins bonne qu'à la ville. Mon voyage à Harwold m'a beaucoup fatiguée, et

lorsque mon fils m'a envoyé l'ordre d'en sortir, parce que son père voulait y passer l'automne, j'étais très-souffrante d'un gros rhume que j'avais gagné dans mon voyage. Cependant j'ai obéi, et la semaine dernière je suis arrivée ici le cœur bien triste. Mais qui a pu vous instruire de mon voyage ici? Je ne croyais pas que les gens de lady Sophia en fussent informés.

Heureusement, reprit Thadéus, j'ai eu la précaution de demander à l'auberge où s'arrête la voiture, quels étaient les habitans du château. Le maître de la maison m'a dit très-honnêtement que vous aviez pris une voiture chez lui pour vous conduire à une des terres de milord, qui est à quelques milles du château de Sommerset. D'après ce que vous m'aviez dit d'Harrowby, j'ai pensé que ce devait être l'abbaye, et, à tout hasard, je suis venu vous y chercher.

J'aime à voir au moins, reprit la comtesse, que vos fatigues n'aurent pas été vaines : votre rencontre avec un ancien ami tel que M. Sommerset est de bon augure. J'avais ignoré jusqu'à hier matin l'arrivée de sa famille dans le voisinage; mais sitôt que je l'ai sue, j'ai fait prévenir ma chère miss Beaufort de mon arrivée. Malheureusement j'avais été découverte par lady Shafto, et lorsque je me rendis hier soir à son invitation, je m'attendais peu à trouver chez elle l'aimable cousin de votre amie. Cette rencontre a bien compensé la peine que j'ai éprouvée en rencontrant miss Dundas chez elle; car depuis l'insolente lettre qu'elle m'a écrite à votre sujet, cette miss Dundas n'est à mes yeux qu'un objet de mépris.

Thadéus sourit. Je leur pardonne, dit-il, puisque sa méchanceté et la folie de sa sœur n'ont pu réussir à me faire perdre votre estime et celle de

miss Beaufort. Il est si difficile de soutenir l'épreuve de l'opulence et de la flatterie, et d'en sortir avec une ame pure ! Combien les qualités de miss Beaufort doivent paraître belles à nos yeux ! au milieu des hommages les plus brillans, elle a conservé ses grâces naturelles, sa douceur et ses vertus.

La comtesse, qui s'efforçait de paraître gaie, le plaisanta sur la chaleur de ses expressions ; puis, quelques momens après, elle se leva pour aller à sa toilette.

La famille Sommerset était réunie pour le déjeuner, lorsque Pembroke arriva. Ses parens témoignèrent leur surprise de son prompt retour, et Mary, après avoir lu le billet de lady Tinemouth, pria son cousin de vouloir bien la conduire le lendemain à Harrowby.

Avec grand plaisir, répondit-il ; j'ai vu la comtesse, et même j'ai soupé hier

chez elle.—Est-il possible, s'écria mistress Dorothée?

J'expliquerai cela à mon père, dit-il en se retournant vers le baronet avec un air de satisfaction. Voulez-vous bien, monsieur, m'accorder une demi-heure d'entretien?

Certainement, répondit sir Robert. Je vais dans ma bibliothèque régler les comptes de mon intendant, et dès que j'aurai fini, je vous ferai appeler.

Mistress Dorothée sortit pour aller visiter sa volière; et Mary étant demeurée seule avec son cousin, elle lui fit diverses questions sur les raisons qui avaient conduit la comtesse à l'abbaye d'Harrowby.—Je ne puis vous le dire, répliqua-t-il en riant, car elle s'est retirée peu de momens après que j'ai été entré chez elle; elle m'a laissé dans le plus agréable tête à tête avec un ami dont j'étais séparé depuis quatre ans. En un mot, nous avons passé toute la

nuit à parler du passé et du présent, et je vous assure que vous n'avez pas été oubliée.

Moi! reprit Mary en souriant. Quel rapport pouvais-je avoir avec cet ami? Je ne m'en rappelle aucun que vous n'avez vu depuis un aussi long-temps! Cela est étrange, répondit Pembroke; cependant vous êtes très-présente à sa pensée;..... mais les femmes ne sont pas toujours sincères. Je sais pourtant, moi, qu'il n'y a pas d'homme que vous aimiez davantage.

Mary soupira. Je vais vous quitter, dit-elle, si vous ne cessez de plaisanter. — Je ne plaisante point, dit Pembroke en retenant sa cousine, je vous jure que je viens de quitter l'homme que vous désirez le plus de voir.

La vivacité avec laquelle il prononça ces mots fit tressaillir Mary. L'homme que vous avez vu, dit-elle en reprenant son siège, ne peut être d'aucun intérêt

pour moi ; je ne puis que me borner à vous féliciter d'avoir retrouvé un ami que vous avez tant de joie à revoir.

Si je vous le nommais, dit Pembroke en riant aux éclats, je suis bien sûr que votre réserve et votre indifférence se changeraient en transports ; mais, pour vous punir, je veux vous cacher tout ce qu'il m'a dit de vous.

Mary sourit avec un air d'incrédulité, à travers lequel perçait un petit mouvement de curiosité.

Ainsi, à votre compte, belle cousine, je suis un menteur. Eh bien ! apprenez que, hier au soir, j'ai rencontré chez lady Tinemouth un ami qui me sauva la vie, il y a quatre ans, qui me reçut chez lui plusieurs mois, qui vous a vue, et qui vous adore ; cela est aussi vrai que j'existe. De plus, je lui ai promis que votre main acquitterait toutes mes obligations.

Les regards de miss Beaufort pei-

gnaient la plus grande inquiétude. Alors son cousin l'embrassa avec tendresse, et prévenant sa réponse :—Cessez de vous défendre ; ne me cachez pas la vérité. Vous ne pouvez nier que le malheureux Constantin ne possède toutes vos affections.

Le plus vif chagrin se peignit dans les yeux de Mary. Je ne m'attendais pas à un traitement si cruel de votre part, dit-elle en détournant ses yeux mouillés de larmes. Pembroke, qu'ai-je fait pour mériter de tels reproches !

Pembroke la serrant dans ses bras : Ma chère Mary, ne vous repentez pas d'avoir donné votre cœur ; vous êtes tendrement aimée. Cédez à l'empire que la reconnaissance a sur vous ; votre confiance ne sera point trahie, et je vous promets que vous ne trouverez aucune différence entre mon ami, le jeune comte Sobieski, et le malheureux Constantin.

Un trait de lumière frappa l'esprit de Mary. Elle prit le bras de son cousin, et ses regards lui peignirent l'impatience qu'elle avait qu'il achevât de s'expliquer.

Dans ce moment un domestique étant venu le chercher de la part de Sir Robert : Je suis vengé, dit-il à sa cousine, je vous laisse en proie au tourment du doute et de la curiosité. En finissant ces mots il la pressa contre son cœur, et sortit. Mary élevant ses beaux yeux vers le ciel, au moment où la porte se referma sur Pembroke, s'écria : Que signifie ce mystère et la joie de mon cousin ! est-il possible que l'illustre Sobieski et le malheureux Constantin soient la même personne ! A peine ces dernières paroles furent-elles sorties de sa bouche, qu'une vive rougeur couvrit son visage.

Avant cette conversation, toutes les fois que le nom de Constantin était

prononcé par mistress Dorothée ou par Mary devant Pembroke, celui-ci témoignait hautement son mécontentement. Le changement opéré en lui subitement ne pouvait échapper à miss Beaufort, et elle devait naturellement en conclure qu'il avait retrouvé, dans l'objet de son estime, cet ami qui lui était si cher.

D'ailleurs, toutes les fois qu'il avait été question des affaires de la Pologne, Pembroke lui avait paru si bien instruit des moindres détails, qu'elle soupçonnait qu'il avait visité en secret ce malheureux pays. Elle l'avait même demandé à Loftus ; mais celui-ci lui ayant toujours assuré le contraire, elle avait cessé d'y penser jusqu'au moment où les réponses ambiguës de Pembroke lui avaient donné lieu de croire que son cousin avait désobéi à son père, & moins que dans ses voyages il n'eût rencontré Sobieski.

La possibilité que le jeune comte Sobieski, que la renommée avait rendu si célèbre, fût la même personne que le mystérieux Constantin, l'enchantait. Toutes ses réflexions, enfin, ne servaient qu'à fortifier en elle cette idée ; car il lui était impossible de penser que son cousin eût voulu se jouer de sa sensibilité, en lui donnant des espérances qui n'auraient pu se réaliser.

Cette cruelle incertitude la tenait dans la plus grande agitation, lorsqu'elle entendit descendre l'escalier à pas précipités. La porte s'ouvre, Pembroke s'élançe dans la chambre, prend son chapeau : il allait sortir, lorsque Mary ne pouvant dominer son impatience l'appela. Il se retourne, et au lieu de cet air de satisfaction qu'elle avait vu en lui lorsqu'il l'avait quittée, elle ne remarqua dans ses regards que l'expression du désespoir. Elle court après lui : — Ne me faites pas de ques-

tions, Mary, fut toute la réponse de Pembroke.

O ciel! s'écria-t-elle en s'attachant à son bras, dites-moi, est-il arrivé quelque chose à mon tuteur... à votre ami... à Constantin? — Non! mais mon père m'ordonne d'agir avec indignité. Mary ne pouvait en croire ni ce qu'elle voyait ni ce qu'elle entendait. Il n'y avait qu'un instant que son cousin venait de lui confirmer que Constantin et Sobieski étaient la même personne : que s'était-il donc passé entre le père et le fils?

Alors Pembroke la quitte avec précipitation, descend dans la cour, et s'élanche sur son cheval avec toute l'impétuosité d'un homme dont la raison serait égarée. En effet, on voulait le forcer à se rendre coupable d'ingratitude, et cette idée horrible déchirait son ame généreuse.

Dans l'entretien qu'il venait d'avoir

avec son père, Pembroke lui avait raconté avec une noble confiance les circonstances par lesquelles il avait été entraîné à prendre les armes pour la Russie.

La physionomie sévère et sombre de sir Robert avait seule exprimé jusque-là son mécontentement.

Mais lorsque Pembroke en fut venu aux grands événemens qui lui avaient fait connaître le jeune comte Sobieski, le service qu'il lui avait rendu en lui sauvant la vie, les obligations qu'il avait au Palatin, à la comtesse et particulièrement à Thadéus; lorsqu'il lui fit le récit de la mort du Palatin, des horreurs qui suivirent celle de la comtesse; qu'il lui raconta, avec tout le feu qui l'animait à ce souvenir, les désastres de la Pologne, et les malheurs qui avaient accompagné le jeune Sobieski en Angleterre, il est impossible de peindre la fureur de sir Robert. Alors

se tournant avec emportement vers son fils, Pembroke, s'écria-t-il, vous m'avez désobéi!... je vous défends de jamais me présenter ce Polonais. Je ne vous le pardonnerais de la vie.

Grand Dieu! s'écria Pembroke, accablé sous le poids de la colère de son père, dans quel état je vous vois!.... que vous est-il arrivé?... En effet, tous les traits de sir Robert étaient contractés.

Ne vous y méprenez pas, répliqua celui-ci d'une voix ferme; j'ai parfaitement l'usage de ma raison. Vous savez le serment que j'ai fait de ne jamais me trouver avec un Polonais. Je vous le répète pour la dernière fois: si vous avez l'audace de présenter à ma vue ce jeune homme, je vous bannis pour toujours de ma présence.

Une sueur froide se répandit sur le front de Pembroke. Il voulut prendre la main de son père; mais celui-ci la

retira avec violence... — Vous m'ordonnez donc, mon père, d'être ingrat envers l'homme qui m'a sauvé la vie!...

Sir Robert ne pouvait articuler une parole. Il se promenait à grand pas. Son agitation paraissait s'augmenter encore. Enfin, il ouvrit une porte qui conduisait à son appartement, et défendit à son fils de le suivre.

La haine de sir Robert contre les Polonais et les Hongrois venait d'une insulte qu'il avait reçue dans sa jeunesse. Le temps, loin de l'affaiblir, n'avait fait que la rendre plus implacable.

Il y avait déjà près d'un quart d'heure que Pembroke attendait le retour de son père.

Sir Robert rentre enfin; son maintien était sévère. Il s'approche de son fils, et lui dit : J'ai cherché en vain des excuses à votre conduite, je n'en ai pas trouvées. Avant de quitter l'Angleterre, vous connaissiez ma haine contre les

Polonais. Il y a bien des années que j'ai trouvé chez cette nation la ruine de mon bonheur. Dès ce moment, je fis serment de ne jamais me trouver au milieu d'elle, ni de recevoir chez moi aucun de ses habitans. Vous avez été témoin de l'émotion que j'ai éprouvée; vous connaissez mes dispositions; c'est vous qui répondrez des suites. Vous avez contracté une dette que je ne puis acquitter. Je ne verrai jamais ce Polonais, et je vous ordonne, sous peine de ma malédiction, de rompre entièrement avec lui.

Pembroke tomba dans un fauteuil, en poussant un cri de douleur.

J'ai pitié de votre douleur, Pembroke; mais ma résolution est inébranlable. On ne manque pas à ses sermens impunément: il faut abandonner ce jeune homme, ou m'abandonner moi-même. Cependant pour vous donner le moyen d'acquitter votre

reconnaissance, j'assurerai à votre ami une rente de cinq cents livres sterling, pendant sa vie; mais du moment que vous l'en aurez mis en possession, j'exige que vous ne le revoyez plus.

Sir Robert se préparait à sortir, lorsque Pembroke au désespoir se jeta à ses genoux, et le conjura de rétracter ses dernières paroles; de songer qu'il allait imprimer une honte ineffaçable sur son fils: Sachez, monsieur, s'écriait-il en prenant la main de son père malgré lui, sachez que l'homme généreux à qui vous offrez de l'argent pour compensation d'un outrage, a trop de noblesse pour accepter vos dons. Il les rejettera; il me méprisera, et je ne sentirai que trop qu'il aura raison. Par pitié! épargnez-moi la douleur de déchirer le cœur de celui qui m'a sauvé la vie, et l'humiliation de lire dans ses regards des reproches trop mérités.

Laissez-moi, s'écria le baronet en

s'arrachant d'auprès de lui ; je le répète, obéissez, si vous ne voulez pas encourir ma malédiction.

C'était à la suite de cette scène terrible que Pembroke avait paru aux yeux de miss Beaufort, et qu'il l'avait laissée dans la plus grande consternation.

Immédiatement après le brusque départ de Pembroke, elle reçut un message de son oncle, qui acheva de détruire toutes ses espérances ; c'était la défense de voir la comtesse de Tinemouth, tant que le comte Sobieski serait chez elle.

Il était environ trois heures quand Pembroke arriva à l'abbaye d'Harrowby. Ayant demandé au domestique qui était venu prendre son cheval, si la comtesse et M. Constantin étaient à la maison, il lui répondit : oui. Mais, ajouta-t-il, je crains qu'ils ne soient pas visibles. — Par quelle raison ? de

manda Sommerset. — Hélas! monsieur, par le plus grand des malheurs. Pendant que milady s'habillait, un vaisseau s'est rompu dans sa poitrine, à la suite d'un violent accès de toux, et l'on n'a pas encore pu arrêter le sang. M. Constantin a envoyé chercher le docteur Cavendish; mais comme il n'est pas encore arrivé, il lui est impossible de s'éloigner de milady.

Quoique Sommerset fût profondément affecté de l'accident arrivé à la comtesse, il se sentit un peu soulagé en pensant que la cruelle explication qu'il devait avoir avec le comte était différée. Il entra à l'abbaye, et fit dire à Thadéus qu'il l'attendait.

Quelques minutes après, on lui apporta un billet où Thadéus avait écrit à la hâte ces mots :

« Je suis fâché de ne pouvoir aller me jeter dans vos bras, mon cher Som-

merset, et plus encore de la raison qui m'en empêche. Je crains que les jours de ma respectable amie ne soient en danger. J'ai envoyé chercher le docteur Cavendish, qui est à Stamford. Vous savez que c'est un très-habile médecin. Si le savoir suffisait, il me resterait de l'espoir; mais la maladie de lady Tine-mouth tient à une consommation. Je remplis en ce moment un saint et douloureux ministère; j'écris à côté de son lit des lettres qu'elle me dicte pour son époux, son fils et sa fille. Vous pouvez juger combien cette occupation est cruelle pour moi!

« J'espère, mon cher Sommerset, vous rejoindre bientôt. En attendant, unissez vos prières aux miennes pour obtenir du ciel la guérison de cette estimable femme. Votre ami.

SOBIESKI. »

Infortuné Sobieski! s'écria Som-

merset, qu'elle est ta destinée ! La mort t'arrache tes amis , et ceux qui te restent t'abandonnent dans tes malheurs !

Il prit un crayon pour lui répondre ; mais il s'arrêta au premier mot. Sa main ne pouvait écrire que son père se refusait aux engagements qu'il avait pris pour lui avec tant de confiance.

Enfin il se contenta de lui faire dire combien il partageait ses inquiétudes, et il annonça son retour pour le lendemain.

XXIX.

Dès que le docteur Cavendish eût reçu le message de Thadéus, il quitta Stamford, et arriva à Harrowby un peu avant minuit.

Lorsqu'il entra dans la chambre de lady Tinemouth, elle était soutenue par Thadéus; le vaisseau s'était encore rouvert. Cependant, avec quelques gouttes calmantes, le docteur parvint à arrêter la perte du sang.

Thadéus et le docteur passèrent toute la nuit auprès de la comtesse. Vers les dix heures du matin, elle commença à s'assoupir : alors le docteur voyant qu'une parfaite tranquillité lui était nécessaire, laissa auprès d'elle une de ses femmes et entraîna Thadéus.

Sommerset était déjà arrivé depuis une demi-heure, lorsque Thadéus et le docteur descendirent. On servit le déjeuner, mais ils étaient tous trop affectés pour pouvoir rien prendre.

Croyez-vous la comtesse dans un grand danger, demanda Pembroke au docteur ?

Le docteur soupira, et se tournant vers Thadéus : Je crains bien, M. Constantin, que votre sensibilité ne soit bientôt à une nouvelle épreuve : milady n'a peut-être pas encore deux jours à vivre.

Les yeux de Thadéus se fixèrent à terre avec l'expression de la plus profonde douleur. En ce moment une femme de la comtesse vint le prier de sa part d'aller auprès de son lit. Il sortit, et une demi-heure après il revint, les yeux encore humides des larmes qu'il venait de répandre.

Cher Thadéus, s'écria Pembroke en

lui prenant la main, je me flatte que la comtesse n'est pas plus mal ! votre émotion me fait une peine que je ne puis exprimer.

La comtesse sent tout le danger de son état, répondit Thadéus ; elle vient de me prier au nom de l'amitié de trouver le moyen d'amener sa fille ce soir à l'abbaye.

Que je puisse voir encore une fois mon Albina, me disait-elle en me serrant les mains ! elle n'eut jamais part aux cruautés de mes persécuteurs : sur elle reposait toutes mes espérances de bonheur. Que je puisse encore la serrer dans mes bras, et je mourrai en paix. Je n'ai pu résister à sa prière, je lui ai promis de faire tout ce qui dépendrait de moi, et je viens vous consulter. — Et moi je remplirai votre promesse, s'écria Sommerset avec vivacité. Je sais que la famille de lord Tinemouth est à Wold, qui n'est qu'à

trente milles d'ici. Je vais envoyer un domestique pour faire préparer des relais, et je m'engage à être de retour demain matin. Ecrivez une lettre à lady Albina, peignez-lui la situation de sa mère, et quoique je ne l'aie jamais vue, je la lui remettrai. . . . même en présence de son indigne père. Demain matin je l'amène ici.

Il était impossible à Thadéus d'exprimer tout ce qu'il sentait; il serra la main de son ami : toute sa reconnaissance éclatait dans ses yeux. Alors Pembroke prend congé d'eux, et se précipite dans la voiture, l'âme délicieusement occupée de son projet. Le plaisir de servir son ami lui faisait oublier que bientôt il allait lui paraître le plus ingrat des hommes.

A quatre heures après midi, Sommersel arriva au petit village de *Harthorpe*, et après avoir laissé sa voiture, il aperçut le parc de lord Tinemouth.

Dans la crainte d'être observé, il ne voulut pas se présenter à la grande porte ; mais se glissant sous des arbres, il escalada le mur, et, à travers un bois touffu, il pénétra jusqu'auprès du château.

Il passa deux heures à attendre lady Albina ; il pensait qu'il la reconnaîtrait aisément à sa jeunesse et à l'élégance de sa taille. Enfin, n'apercevant rien, il allait quitter sa retraite, lorsqu'averti par le bruit des feuilles, il vit une jeune personne de la plus aimable figure, qui passait auprès du buisson qui le cachait. La beauté de ses traits, sa démarche noble, enfin un certain pressentiment qui trompe rarement, tout lui disait que c'était Albina, la fille de lady Tinemouth. Elle venait de s'arrêter pour cueillir un fleur.

Pembroke jugeant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, sortit le plus

doucement possible du bois ; mais lady l'ayant aperçu , jeta un cri , et se serait enfui , s'il ne l'avait retenue.

De grâce ! demeurez , madame , lui dit-il , je viens de la part de lady Tine-mouth.

Lady Albina le fixa , et essaya de dégager sa main qu'il avait saisie pour l'empêcher de fuir.

Ne vous alarmez pas ! je suis le fils de sir Robert Sommerset et l'ami de votre mère , qui est au moment de perdre la vie : elle vous conjure de venir la voir ce soir. A peine lui restait-il une heure à vivre. Qu'elle puisse vous entendre dire que vous ne la haïssez pas !

Lady Albina pâlit ; ses genoux fléchirent : Moi haïr ma mère ! je ne l'ai jamais si tendrement aimée ! ... et ses larmes étouffèrent sa voix.

Pembroke voyant qu'il lui inspirait de la confiance , lui remit la lettre du

docteur. Elle l'ouvrit, et à peine put-elle la lire à travers les larmes qui remplissaient ses yeux. Je vous prie, M. Sommerset, s'écria-t-elle de me conduire vers ma mère! Grand Dieu! si elle allait mourir avant que j'aie eu le bonheur de recevoir ses tendres embrassemens, le reste de ma vie serait empoisonné à jamais. Hélas! on ne m'a jamais permis de la voir : jamais on n'a voulu que j'allasse à Londres, parce que mon père savait que j'ai toujours cru ma mère innocente.

Les larmes les plus amères inondaient le visage de lady Albina. Partons de suite, dit-elle en prenant le bras de Sommerset, et jetant ses regards vers le château : hâtons-nous, car, si nous étions surpris par lady Sophia, si elle savait que j'aie parlé à un étranger, je serais privée de la liberté pour plusieurs mois.

Pembroke la conduisit par un sen-

tier détourné, la plaça dans sa voiture, et pour la déguiser à tous les regards il la couvrit d'un large manteau.

Tandis que les deux voyageurs faisaient la plus grande diligence, l'alarme était à l'abbaye. L'état de lady Tinemouth empirait à chaque instant : tout faisait craindre qu'elle n'expirât avant leur arrivée.

Depuis que la comtesse avait appris le départ de Sommerset pour Wold, l'espérance et la crainte l'agitaient tour à tour. Enfin, fatiguée d'une vaine attente, elle tourna vers Thadéus un regard éteint : Mon cher ami, il est près de minuit ; je ne puis espérer de voir le jour de demain ; jamais je ne reverrai mon enfant. Remerciez Sommerset de toutes les peines qu'il prend pour moi, et pour ma fille, mon Albina ! Père de miséricorde ! s'écria-t-elle, en élevant ses mains jointes vers le ciel, répands tes bénédictions sur sa tête ! Ja-

mais ce cœur malheureux n'eut à se plaindre d'elle.

Dans ce moment, Thadéus entendit du bruit, et jugeant que c'était son ami, il pria le docteur d'aller s'en informer. Le cœur de la comtesse battait avec violence, ses yeux étaient fixés sur la porte. Le docteur étant rentré, il lui dit à voix basse : Lady Albina est ici.

Ces mots eurent un pouvoir magique sur cette tendre mère. Elle se leva sur son séant, et saisissant le bras de Thadéus, elle s'écria : Ah ! laissez-moi la voir pendant que je vis encore !

Lady Albina parut, conduite par Pembroke. Elle fait un cri, et se précipite dans les bras de sa mère, qui la presse fortement contre son cœur ; mais aussitôt sa tête retomba sur son sein.

Le docteur Cavendish s'apercevant que lady Albina était agitée de fortes

convulsions, l'arracha du lit de sa mère et la confia aux soins de Thadéus et de Pembroke. Il demeura auprès de la comtesse; mais, hélas! elle n'existait plus. Son ame reconnaissante s'était exhalée sur le sein de son Albina: le ciel avait rappelé à lui cette innocente et malheureuse victime.

Cependant Albina était restée sans connaissance, depuis le moment qu'on l'avait enlevée du lit de sa mère. Le docteur, après s'être assuré que la comtesse n'existait plus, se rendait auprès de cette tendre fille pour lui porter des secours, lorsqu'ayant rencontré Thadéus à la porte de la chambre où reposaient les restes de lady Tine-mouth, il l'arrêta pour lui épargner ce triste spectacle, et leurs regards s'étant rencontrés, Thadéus y lut ce que le docteur n'avait pas la force de lui dire.

Alors il retourna avec le docteur dans la chambre où était Albina, et à

force de soins ils la rappelèrent à la vie et aux douleurs.

En vain Thadéus voulait encore douter de ce funeste événement : la consternation, le deuil peints sur tous les visages, les gémissemens, les regrets des gens de la maison, tout lui confirmait la perte cruelle qu'il venait de faire. La meilleure des amies, la plus sensible des mères, il perdait tout dans cette estimable femme. Trop sûr enfin de son malheur, par un triste regard il semble accuser le ciel du nouveau coup dont il vient de le frapper.

Succombant sous le poids de la douleur, abîmé de sinistres réflexions, il se traîne jusqu'à sa chambre, pour s'abandonner en toute liberté à ses tristes méditations.

Mais Pembroke lui restait : Pembroke l'avait suivi : — Thadéus, mon cher Thadéus, s'écria-t-il d'une voix étouffée ! Thadéus se jette dans ses

bras. — Mon ami, mon cher Pembroke! ton amitié est le seul bien qui m'attache encore à la vie. Oui.... tu seras toujours mon ami!... mon frère.

Pembroke sentit les larmes de son ami couler sur son visage; pour lui, il ne pouvait plus en répandre, un sentiment trop pénible affectait son ame; il savait que ce lien que l'infortuné Thadéus invoquait allait être brisé, et que bientôt celui à qui il devait la vie serait privé du seul objet de consolation qui pût lui rester sur la terre. Il saisit la main de son ami, et le fixant avec l'expression du désespoir. — Sobieski, lui dit-il, mon cher Sobieski! quoiqu'il puisse arriver, n'oublie jamais que tu m'es plus cher que mon existence.... et que si je suis forcé de t'abandonner, je ne conserverai pas long-temps une vie qui n'aura plus de prix pour moi.

Thadéus ne vit dans l'égarement de Pembroke que l'excès de son affection.

Il allait lui répondre , lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée du docteur Cavendish , qui venait leur donner des nouvelles de lady Albina. La secousse qu'elle venait d'essuyer avait ébranlé toutes ses facultés : le docteur l'avait fait mettre au lit, après avoir ordonné tous les remèdes nécessaires. Puis, s'adressant au comte, il ajouta : Prenez, je vous prie, monsieur, un peu de repos. Il n'y a point de constitution, quelque forte qu'elle soit, qui puisse résister à de si cruelles épreuves : M. Sommerset, joignez-vous à moi pour ramener M. Constantin à la raison.

Thadéus se rendit aux pressantes sollicitations de ses amis ; mais le sommeil ne pouvait entrer dans son ame agitée, sa poitrine était oppressée. En vain il avait ouvert sa fenêtre pour rafraîchir son haleine brûlante par le souffle glacé des vents, qui chassaient

au loin les nuages : la nature était impuissante ; le calme n'était plus fait pour lui.

Tous les événemens de sa vie se retraçaient en cet instant à son imagination ardente ; les malheurs qui l'avaient accablé ; la rencontre singulière qu'il avait faite de la comtesse ; le funeste secret qui lui avait fait connaître l'homme indigne auquel il devait le jour ; cette aimable Albina sur qui la honte de son père rejaillissait comme sur lui-même.

Tandis que Thadéus se livrait à ces tristes réflexions, Sommerset sentait avec plus d'horreur encore toute l'amertume du devoir qui lui était imposé ; enfin, ne pouvant supporter sa situation, il voulut tenter un dernier effort. Il écrivit à son père avec toute la véhémence du désespoir, pour obtenir qu'il rétractât le funeste arrêt qu'il avait prononcé. Et après avoir réuni sa

lettre à un exprès, il chercha le repos ; mais le sommeil fuyait sa paupière, comme il fuyait celle de son ami.

Aux premiers rayons du soleil, Thadéus, fatigué de l'agitation dans laquelle il avait passé la nuit, se lève et ouvre sa croisée : il voit un homme descendre de cheval et entrer dans la maison. C'était le messenger de Pembroke, qui lui apportait l'ordre de retourner à l'instant auprès de sir Robert, qui était très-mal.

Sommerset, accablé de ce surcroît d'infortune, embrassa son ami comme s'il ne devait le revoir jamais..... il ne pouvait s'en séparer.

Le comte, loin d'avoir aucun soupçon, attribua le trouble où il voyait Pembroke, à l'inquiétude que lui donnait l'état de son père ; il fit des vœux pour le rétablissement de sir Robert, et dit à Somerset que le docteur demeurerait à l'abbaye, jusqu'à ce que

lady Albina fût en état de retourner à Wold.

Après le départ de Pembroke, Thadéus attendait que le docteur sortit de la chambre de lady Albina, lorsqu'il fut surpris de voir deux inconnus entrer brusquement sans être annoncés. Il se lève, s'avance au-devant d'eux, et leur demande ce qu'ils veulent.

Alors, le plus âgé lui dit d'une voix de tonnerre : Je suis le comte de Tine-mouth, et voilà mon fils, lord Har-wold. Nous sommes venus, ajouta-t-il avec hauteur, pour arracher lady Albina *Stanhope* de ce séjour infâme. Un des amans de sa mère (c'est peut-être vous-même, monsieur) a eu l'audace de l'enlever hier au soir de la maison de son père ! Si vous voulez échapper au châtiment que vous méritez, dites-moi à l'instant où est ma fille ?

A ces mots, le comte Sobieski put retenir à peine son indignation : il jeta

un regard de mépris sur lord Harwold, qui, avec un air de dérision, le lorgnait de la tête aux pieds, et d'un ton ferme il répondit au comte : Il n'est pas question de ce que vous pensez que je puis être. Je suis dans ce moment l'exécuteur des dernières volontés de lady Tine-mouth, et jusqu'à mon dernier soupir, je défendrai son nom des injures de la calomnie.

Son amant!..... interrompit lord Harwold en pirouettant sur le talon.

Le défenseur de son nom! répéta Thadéus d'une voix terrible. La honte et le malheur doivent poursuivre à jamais le fils qui abandonne à un étranger le soin de remplir ses devoirs.

Malheureux! s'écria le comte, en oubliant sa dignité étudiée, et s'avancant vers Sobieski, en le menaçant, de quel droit osez-vous parler ainsi à un noble anglais?

Du droit de la nature, répondit fière-

ment Thadéus. Lorsqu'un noble anglais oublie ses devoirs de fils, le dernier des hommes a le droit de les lui rappeler.

Vous voyez, milord, s'écria lord Harwold, en se glissant derrière son père, ce que nous gagnons à donner asile à ces démocrates !..... Vos dangereux principes seront communiqués au gouvernement, dit-il en menaçant Thadéus..... on ferait bien de pendre de tels gens !

Sobieski méprisait trop ce petit lord pour lui répondre; mais s'adressant au comte, il lui dit d'un ton ferme : Je ne sais, milord, pourquoi vous m'insultez. Je suis venu ici seulement par hasard; je trouvai la comtesse très-mal, et, par respect pour ses bonnes qualités, je suis resté jusqu'à ce qu'elle ait fermé les yeux. Elle désirait voir sa fille avant de mourir : quel est l'être barbare qui aurait pu refuser cette consolation à

une mère mourante ? Mon ami Pembroke Sommerset s'est chargé de conduire lady Albina à l'abbaye.

Pembroke Sommerset ! s'écria le comte... ma fille était en bonnes mains. Sans doute il ne vaut pas mieux que son père.... et que vous. Tous ces mensonges ne m'en imposeront pas. Je sais que lady Tinemouth a déshonoré mon nom, et que vous êtes cet aventurier allemand dont j'ai voulu l'éloigner quand je lui ai donné l'ordre de partir de Londres.

Surpris et indigné de voir calomnier la mémoire d'une femme qui à tous les yeux passait pour la vertu même, Thadéus fixa avec horreur celui qu'il croyait son père, et sans daigner repousser une injure aussi peu méritée qu'elle était barbare, il lui remit froidement les deux lettres que la comtesse lui avait dictées pour son époux et pour son fils.

Lord Harwold ouvrit celle qui était pour lui, parcourut les premières lignes, et la jetant loin de lui : Je ne suis pas, dit-il, la dupe des artifices de ce séducteur.

Thadéus ne put se contenir davantage. Il s'avance vers ce fils dénaturé, et le saisissant d'un bras vigoureux : Lord Harwold ! s'écrie-t-il d'une voix terrible, sans le respect que je dois à votre mère, à qui vous venez de donner une seconde fois la mort par vos infâmes calomnies, vous expieriez à l'instant et pour toujours l'atrocité de votre conduite.

Sauvez-moi, milord ! s'écria Harwold frappé de terreur.

Malheureux ! tu menaces mon fils ! dit le comte Tinemouth, suffoqué de fureur ; et il s'élançe sur Sobieski, en levant pour la seconde fois sa canne sur lui. Celui-ci lui arrache des mains le

bâton, le brise, et en jette les éclats par la fenêtre.

Lord Harwold, désarmé, appelle ses gens qui étaient restés dans l'antichambre : Richard , James , saisissez ce coquin ! leur dit-il en frappant du pied et leur montrant Thadéus.

Le premier de vous qui ose avancer, dit fièrement Sobieski, je l'étends mort à mes pieds. En vain lord Tinemouth exhortait ses gens, en vain il leur répétait ses ordres avec fureur; les terribles menaces de Sobieski leur imposaient respect.

En ce moment le docteur Cavendish parut. A la contenance fière de Thadéus, à la rage qui éclatait dans les yeux des deux étrangers, il jugea que c'étaient le comte de Tinemouth et son fils. Alors il passe du côté de son ami pour le défendre.

Docteur Cavendish, dit Thadéus, votre nom seul suffit pour inspirer la

confiance. Avant de quitter cette maison, je confie à vos soins l'exécution des dernières volontés de l'amie que nous ne cesserons jamais de regretter. Je laisse à votre garde ses dépouilles sacrées. Vous partagerez les bijoux que vous trouverez dans sa chambre; vous en remettrez une partie à sa fille, avec les derniers vœux que sa tendre mère a formés pour son bonheur, et l'autre partie sera remise à son fils. Vous lui direz que tous les torts qu'il a eu envers la comtesse lui ont été pardonnés. Telles sont les volontés de lady Tinemouth.

Comme Thadéus sortait, le comte Tinemouth s'adressant au docteur : — Dites-moi quel est cet insolent?... Il sentira tout le poids de ma vengeance. — Oui, il sera puni, ajouta lord Harwold, ou mon crédit auprès du duc de Portland sera impuissant.

Le docteur rougit de colère. Il allait

répondre, lorsque Thadéus se retournant à cette dernière menace du vicomte, lui dit : Si je ne voyais pas le lord Harwold tellement au-dessous de moi, il aurait assez provoqué ma colère pour que je le traitasse comme il le mérite; mais je méprise son ressentiment comme sa personne. Quand à vous, milord, en s'adressant au comte, il y a un ange dans le ciel qui plaide en votre faveur pour toutes les injures que vous avez accumulées sur une tête innocente. A ces mots, il sortit de la maison, s'éloigna du parc, et s'arrêta dans une petite ferme qui était au haut du coteau.

Les propriétaires de cette humble retraite étaient parens d'une des femmes de milady Tinemouth. Il reçurent avec joie ce M. Constantin pour qui elle avait tant d'estime, et le laissèrent maître de disposer de leur maison tout le temps qu'il demeurerait dans le pays.

Thadéus, succombant à tant d'agitation, chercha enfin un repos qui lui était si nécessaire. Il se retira dans une chambre dont la vue s'étendait sur la route qui conduit à l'abbaye. Les événemens s'étaient succédé avec une telle rapidité, qu'ils paraissaient à son esprit fatigué les illusions d'un songe terrible. Il avait vu son père, son frère, sa sœur, . . . et peut être ne devait-il plus les revoir jamais.

Comment est-il possible, se disait-il à lui-même, que le noble cœur de ma mère ait pu aimer cet homme? Comment a-t-il pu conserver un empire aussi long sur celui de la comtesse? Il ne pouvait retrouver dans les traits effacés du comte Tinemouth aucune trace de cette beauté, de cette grace qui avaient charmé la sensible Thérèse Sobieski et la tendre Adeliza. Les passions violentes laissent des cicatrices terribles dans l'ame de ceux qui s'y

sont livrés, de même qu'un torrent fougueux creuse de profonds sillons dans les campagnes qu'il a ravagées.

Une émotion plus pénible encore devait l'arracher à ses tristes réflexions. Il voit un char mortuaire monter rapidement le coteau où était situé l'abbaye, et redescendre bientôt après. Une voiture de poste et celle du comte le suivaient.

Les barbares! s'écria Thadéus appuyé sur la fenêtre et suivant des yeux les noirs panaches que le vent agitait sur la tête des chevaux; ils n'ont pu accorder un instant de repos aux restes de cette femme respectable!... Faut-il que l'outrage et le mépris la poursuivent jusque dans la tombe!...

Le cœur sensible de Thadéus se révoltait de cette nouvelle barbarie, lorsque le docteur Cavendish entra. On lisait dans ses yeux toute l'horreur qu'il ressentait d'une telle indignité.

Ah! M. Constantin, s'écria le bon docteur, quelle atrocité! quel sacrilège

Les réflexions de Cavendish ne faisaient qu'aigrir la douleur de Thadéus : il l'interrompt, et lui demande si leur cruauté s'était étendue jusque sur lady Albina.

Elle est bien mal, reprit le docteur, et quoique j'aie dit au comte que la vie de sa fille serait en danger s'il lui faisait suivre le convoi, je n'ai pu l'obtenir. Elle était sans connaissance lorsqu'on l'a portée dans la voiture, accompagnée d'une seule femme. Le comte est monté dans la chaise de poste où son détestable fils l'attendait, emportant les malédictions de tous les cœurs honnêtes.

Le docteur continuait à s'exprimer sur le même sujet avec véhémence, et Sobieski l'écoutait en silence. Rien ne pouvait accroître l'horreur que lui inspirait le comte, surtout depuis ce der-

nier acte d'inhumanité. Quelle situation affreuse!..... Il ne pouvait se défendre de haïr son père.

Ils furent interrompus par l'arrivée d'un courrier, qui venait chercher le docteur de la part de son malade de Stamford. Obligé de se séparer de lui, Cavendish serra la main de Sobieski, qu'il ne connaissait encore que sous le nom de Constantin, lui témoigna tout le regret qu'il avait de l'abandonner dans une situation aussi cruelle, et monta en voiture.

XXX.

Thadéus, qui depuis long-temps n'avait pu prendre de repos, s'endormit d'un sommeil inquiet. Il s'éveilla bientôt avec une fièvre violente, et ne put toucher au repas que ses hôtes lui présentèrent. Pour se dissiper, il se mit à la fenêtre, et il y resta jusqu'au soir, étonné de ne pas voir arriver Somerset. Il attribuait son absence à la maladie de son père. L'amitié qui régnait entre eux était pour son ame un baume bienfaisant qui calmait ses douleurs. L'image de Mary s'offrait aussi à sa pensée. Charmante femme, s'écria-t-il, je pourrai donc te revoir! Mon cœur pourra t'exprimer ma reconnaissance! Ah! qu'il me soit permis de t'adorer

en silence, et je me croirai heureux.

Il aperçut enfin Pembroke qui venait vers la ferme : il alla à sa rencontre, et lui demanda des nouvelles du baronnet.

Pembroke répondit à sa demande avec une sorte d'égarement qui causa à Thadéus la plus grande surprise : l'agitation extrême qu'il remarquait en son ami lui persuada qu'il lui était arrivé quelque événement fâcheux.

Aussitôt qu'ils furent entrés dans la ferme, Pembroke se jeta sur un siège, en essuyant la sueur qui coulait de son visage, quoique le froid fut très-piquant cette soirée.

Qu'est-il arrivé, mon cher Pembroke ? Miss Beaufort, comment se porte-t-elle ? — Très-bien..... excepté mon père..... il a, je crois, perdu la raison..... Il veut réduire son fils au désespoir !

Thadéus était resté immobile d'éton-

nement : il ne comprenait rien à ces réponses vagues, entrecoupées, et prononcées avec l'accent de la douleur.

Mon cher Sobieski, dit Pembroke en prenant la main de son ami, que ne vous dois-je pas ! et combien je suis humilié devant vous ! Mais le ciel sait à quel point vous êtes cher à mon cœur.

Je le crois, répondit Thadéus, encore plus alarmé. Mais vous est-il arrivé quelque malheur que mes conseils ou mon amitié puissent adoucir ? vous savez à quel point je vous suis dévoué. — Je suis malheureux, et malheureux sans ressource, dit Pembroke en fondant en larmes, et se couvrant le visage de son mouchoir. Comment oserai-je parler ! mon père et moi nous allons être l'objet de votre mépris !

Que dites-vous, Pembroke, s'écria Thadéus ! cela est impossible. Et cependant l'agitation de sa voix, la rougeur

de son front, annonçaient qu'il avait pressenti le coup fatal qu'on allait porter à sa sensibilité.

Ah! dit Pembroke, frappé de l'altération des traits de son ami, vous avez compris à quel point mon père veut me rendre vil à mes propres yeux!

Thadéus rejetait l'idée importune que Pembroke était un ingrat. Revenu de ce sentiment pénible, il prend la main de son ami, et lui dit d'une voix ferme : Soyez tranquille, mon cher Sommerset, quels que soient les ordres de votre père, je m'y soumettrai. Je vois à votre émotion qu'il refuse de me recevoir comme votre ami. Miss Beaufort.... aussi!.... peut-être a-t-elle deviné le secret de mon cœur!..... peut-être dédaigne-t-elle....

Au nom du ciel, dit Pembroke en l'interrompant, n'accusez pas ma cousine. Ne joignez pas à ses chagrins celui de la soupçonner d'ingratitude.

Mary Beaufort vous aime. Elle me l'a avoué dans sa douleur, au moment où je la quittais, et ce n'est que par elle que je puis espérer d'obtenir de vous mon pardon. Elle peut vous aimer, vous le dire, elle!.... elle n'a pas de malédictions à craindre... elle n'est pas forcée de sacrifier ce qui lui est le plus cher au vain caprice d'un criminel ressentiment!

Une malédiction! répéta Thadéus : que voulez-vous dire? Comment ai-je pu mériter une telle aversion de la part de votre père?

Non, non, s'écria Pembroke, ce n'est pas vous qui êtes l'objet de sa haine! c'est votre pays qu'il a pris en aversion depuis une insulte qu'il y a reçue étant jeune. Encore ce matin, il me répétait qu'il avait juré une haine implacable à toute la nation polonaise, et que rien n'était capable de le faire manquer à son serment. Mais pour vous prouver

que vous n'êtes pas personnellement l'objet de son inimitié, il m'a chargé de vous remettre cet acte, qui vous assure une rente de 500 livres sterlings.

A ces mots, tout l'orgueil de Thadéus se réveilla, et son premier mouvement fut de rejeter avec hauteur cette offre dégradante ; mais quand il vit la douleur de son ami, un sentiment de compassion entra dans son ame, et il ajouta d'un ton moins dur : Pembroke, dites à votre père que ce n'est point avec de l'or qu'il achètera mon éloignement, et que mon amitié ne méritait pas une telle récompense.

La douleur de Pembroke était extrême ; Thadéus en fut vivement ému. Plus de courage ! mon ami, lui dit-il d'un ton affectueux : quelque rigoureuses que soient les volontés de sir Robert, je m'y soumettrai sans murmure ; il est votre père, et à ce ti-

tre je dois le respecter. Mais son empire sur moi ne peut s'étendre jusqu'à me faire accepter des offres que la dignité de mon caractère repousse. Sans doute votre amitié, mon cher Pembroke, était pour moi sans prix, et le sacrifice qu'on en exige, ajouta-t-il avec un profond soupir, sera le sceau de mes infortunes. Eh bien! il faut le faire ce sacrifice : votre devoir vous le commande.... il faut nous séparer!

Nous séparer! s'écria Pembroke avec l'accent du désespoir. Sobieski m'abandonner!... ah! malheureux ami, si vous pouviez lire dans le fond de ce cœur déchiré, vous auriez pitié de moi. Non... non... quoiqu'il puisse arriver, il m'est impossible de me séparer de vous pour jamais.

Je n'ai jamais douté de votre amitié, mon cher Sommerset, reprit le comte en le serrant entre ses bras; mais je vous conjure, par cette même amitié,

de ne pas ajouter à mes chagrins celui de vous voir désobéir aux ordres de votre père. Si nous sommes séparés en ce monde, une meilleure, une plus heureuse vie nous attend : le ciel nous récompensera du sacrifice que nous allons faire à nos devoirs.

Et cependant, reprit vivement Pembroke, le généreux Sobieski restera exposé à tous les coups de l'adversité ! et je pourrais jouir de tous les avantages de la fortune, quand je vous saurais sans asile ! Non, jamais Pembroke ne se rendra coupable d'une aussi vile ingratitude !..... Non, je ne vous abandonnerai pas ! dût la malédiction de mon père retomber mille fois sur ma tête.... peut-être est-il encore un pouvoir suprême qui en détournera les effets !

Thadéus, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de son ami, et craignant qu'il ne se portât à quelque excès,

s'efforça de prendre un air plus tranquille. Laissons pour le moment, dit-il, ce sujet pénible. Pour notre bonheur commun, retournez, je vous en conjure, au château de votre père : vous savez ma réponse aux offres qu'il me fait. Présentez mes respects à mistress Dorothée..... et, ajouta-t-il après un moment de silence, assurez miss Beaufort que le souvenir de ses bontés ne s'éteindra qu'avec ma vie.

Je remplirai vos intentions, Sobieski, reprit douloureusement Pembroke ; mais ne croyez pas que l'ordre de mon père, qui me rappelle au château avant la fin du jour, soit le terme fatal de notre séparation. Je vous reverrai demain, et je ne vous quitte qu'à cette condition. Et ils s'embrassèrent en se faisant les plus tendres adieux. A demain, répéta plusieurs fois Pembroke, et il s'éloigna.

Il était minuit quand Sommerset ar-

riva au château : tout le monde était retiré. Un domestique lui dit que son père s'était trouvé très-mal dans la soirée, et que mistress Dorothée et miss Beaufort, qui s'était trouvée indisposée, s'étaient retirées du salon à onze heures. Alors il alla dans son appartement chercher un repos qu'il ne pouvait plus trouver.

Le lendemain, il se leva plein d'inquiétude sur le succès de la conversation qu'il se proposait d'avoir avec Mary. Il parut donc de bonne heure dans la salle du déjeuner : les dames y étaient déjà ; elles étaient seules.

Mistress Dorothée, que Mary avait instruite de tout, était impatiente d'apprendre le résultat de l'entrevue des deux amis ; mais la contenance sombre et les regards enflammés de Pembroke firent expirer la parole sur ses lèvres. Mary s'était assise en silence, les yeux fixés sur son cousin. Après quelques

instans de cette situation pénible, celui-ci se leva, et l'engagea à faire le tour de la terrasse.

Mistress Beaufort ayant pris le bras de Pembroke, ils marchèrent quelque temps dans un morne silence, qui n'était interrompu que par de profonds soupirs, tristes préludes d'une conversation dont ils faisaient dépendre leur destinée. Enfin Pembroke commença ainsi :

Ma chère Mary, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. L'inflexible sévérité de mon père, dont je vous ai parlé hier, ne me laisse aucune espérance. Je ne puis me flatter que Sobieski consente à lui avoir la plus légère obligation : il a refusé avec indignation les offres de sir Robert. Comment pourrai-je être témoin de la détresse de mon ami ! vous seule, ma chère Mary, pouvez tout réparer. Thadéus vous adore... et... vous l'aimez... consentez à faire son bon-

heur en l'épousant, s'écria - t - il en pressant sa main sur ses lèvres!... Délivrez - moi du poids de la honte et du remords; n'écoutez que votre cœur bon et généreux. Offrez cette main à un homme qui, avant les malheurs qu'il a éprouvés, pouvait y prétendre, et qui a trop de fierté pour la demander aujourd'hui.

Je donnerais tout ce que je possède, répondit mis Beaufort avec le plus tendre abandon, pour assurer à monsieur Constantin des jours tranquilles; mais je voudrais qu'il ne connût pas la main à qui il les devrait.

Armez-vous d'une noble résolution, dit Pembroke en l'interrompant; je sais que vous êtes capable des plus généreux efforts pour servir vos amis. Osez, ma chère Mary, osez vous montrer telle que vous êtes! Livrez-vous à toute la magnanimité de votre caractère!... et en offrant votre main au

comte Sobieski, faites connaître à tous que votre cœur a su apprécier l'amour d'un héros.

Cher Pembroke, répliqua Mary, essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues brûlantes, après l'aveu que je vous ai fait hier, j'essaierais en vain de dissimuler que l'amour que l'estime de votre ami ne me rende la plus heureuse des femmes. Mais l'amitié ne vous égare-t-elle pas? dois-je me flatter que ces faibles qualités dont vous me parez, auront été remarquées de Sobieski dans cette maison si bruyante de lady Dundas? Ne dois-je pas craindre, au contraire, qu'il ne m'ait confondue dans ce cercle d'originaux aussi frivoles que méprisables?... Et comment m'aurait-il discernée avec quelque avantage! . . . ma conduite envers lui a toujours été si réservée! . . . j'ai tellement comprimé l'intérêt qu'il m'inspirait . . .

Pembroke eut beaucoup de peine à détruire cette idée importune dans l'esprit de Mary : cependant il parvint à lui persuader qu'elle était aimée de Sobieski. Mais il lui restait encore à vaincre ses scrupules sur l'explication qu'il allait avoir avec son ami. Enfin, après avoir hésité long - temps, miss Beaufort laissa échapper d'une voix tremblante cet aveu tant sollicité. Ce ne fut pas toutefois sans le conjurer de ménager sa délicatesse, et sans lui rappeler qu'elle lui confiait ses intérêts les plus chers.

Pembroke n'eut pas plutôt obtenu ce fortuné consentement, qu'il monta à cheval, et dirigea sa course rapide sur Harrowby hill.

XXXI.

Lorsque Thadéus fut sorti de l'état d'anéantissement dans lequel l'avait jeté le départ de Sommerset, il vit bien qu'il ne lui était plus possible de rester en Angleterre. Alors il réfléchit aux moyens de quitter un pays où il n'avait éprouvé qu'infortunes. La menace terrible du père de Pembroke rendait d'ailleurs son éloignement nécessaire, et il ne redoutait pas moins une seconde entrevue avec son ami. C'est pourquoi il se résolut à ne pas attendre le jour dans le Lincolnshire. Plein de cette résolution funeste, il écrivit les deux lettres suivantes.

Dans la première, il dit à Sommerset un adieu qu'il n'avait pas eu la

force de lui faire. Sa main tremblait ; sa poitrine était oppressée. Vingt fois il détourna son visage, pour que les traces de ses larmes ne trahissent pas l'émotion qu'il éprouvait ; en vain il voulait cacher sa peine ; son ame brûlante se peignait à chaque ligne. Il pardonnait à sir Sommerset, en faveur de son fils, l'injure qu'il en avait reçue, et vouait à son ami un attachement éternel. Enfin il lui disait qu'il allait quitter l'Angleterre pour jamais.

Il adressait la seconde à miss Beaufort : elle était ainsi conçue.

« Mes facultés semblent anéanties lorsque j'essaie, pour la première et la dernière fois, d'écrire à miss Beaufort. Je ne sais comment m'exprimer ; je n'ose peindre ce que je sens.... mais ne fûtes-vous pas ma bienfaitrice ! N'est-ce pas vous qui avez brisé mes fers, qui m'avez défendu contre la ca-

lomie, qui avez adouci tous mes malheurs! Vous ne dédaignerez pas l'expression de la reconnaissance d'un cœur que vous avez consolé. Je ne puis quitter l'Angleterre sans remercier la généreuse miss Beaufort de la bonté qui lui fit découvrir le malheur sous l'apparence de la tranquillité. Votre sourire, madame, le charme de votre voix, les consolations que vous versiez dans mon ame, me faisaient supporter les momens pénibles que je passais chez les miss Dundas. Je vous regardais comme un ange envoyé pour me réconcilier avec la vie, qui était devenue un fardeau pour moi. Ces bienfaits seront pour jamais gravés dans l'ame du malheureux exilé que vous avez protégé, et qui jusqu'au tombeau conservera le souvenir de tant de générosité.

» Adieu, la plus aimable et la plus respectée des femmes. Puissiez-vous

être l'objet constant de toutes les bénédictions du ciel! C'est la fervente prière du plus reconnaissant des hommes,

THADÉUS CONSTANTIN SOBIESKI.»

Harrowby hill, onze heures du soir.

Lorsque le comte eut achevé cette lettre, il la mit sous enveloppe avec celle qu'il adressait à Pembroke. Il écrivit aussi un mot au bon fermier qui l'avait reçu, et renferma dans sa lettre un billet de banque, qu'il le pria d'accepter en reconnaissance des soins qu'il lui avait donnés. Il plaça ces lettres sur sa table, de manière qu'elles fussent le premier objet qui se présentât à la vue de ceux qui entreraient dans sa chambre.

Lorsqu'il n'entendit plus de bruit dans la maison, il jugea qu'il était temps de partir : il était minuit. Alors,

après avoir enveloppé ses effets dans un mouchoir de soie que lui avait donné lady Sara, il se mit en route pour Londres, dans le dessein où il était de s'embarquer sur le premier vaisseau qui ferait voile pour l'Amérique. Il ne lui restait plus que trente guinées; le reste avait été employé à payer les frais de la maladie de la comtesse, que son époux n'avait pas daigné acquitter.

Ce fut le 10 octobre 1795 que le comte commença son triste voyage, et c'était le 10 octobre 1794 qu'il avait trouvé le corps de son aïeul parmi ceux des Polonais tués sur le champ de bataille. Ce rapprochement frappa Thadéus, et tous les événemens qui avaient suivi vinrent se retracer à sa pensée avec les plus vives couleurs. O Dieu! s'écria-t-il, appuyant sa tête sur la porte de la chambre qu'il allait quitter, fais-moi oublier que, cette nuit terrible, je serrai contre mon cœur les

restes sanglans de Sobieski! Fais-moi oublier ce que j'ai été, et ce que je suis devenu!

Au lever du soleil, il était déjà à *Ponton hill*. Il pouvait encore distinguer à travers un épais brouillard les murs ruinés de l'abbaye d'Harowby et les tours du château de Sommerset, qui se perdaient dans les nuages. Le souvenir des derniers momens de la comtesse vint opprimer son cœur.

Il se rappela le traitement indigne qu'il avait essuyé de celui qu'il croyait son père, et il détourna la vue. Alors ses yeux s'arrêtèrent sur le château de Sommerset, qui renfermait l'être le plus cher à son cœur.

Adieu, la plus aimable et la plus aimée des femmes, s'écria-t-il, comme si elle eût été présente, adieu!... La pensée, que je sacrifie au bonheur de mon ami l'espérance de te revoir jamais, sera une consolation pour moi;

elle adoucira mes peines, jusqu'au moment où mon ame s'élançera vers un monde meilleur. . . . Adieu! . . .

Tout occupé de ces tristes pensées, il marcha jusqu'à la nuit sans s'arrêter, même pour prendre la moindre nourriture. Enfin, accablé de fatigue et de besoin, hors d'état de continuer sa route, et n'apercevant aucune habitation, il se coucha dans les bruyères qui bordent l'Ouse (1), et s'endormit jusqu'au matin.

Cependant une pluie froide, qui était tombée pendant la nuit, avait pénétré tous ses membres; ses yeux distinguaient à peine les objets qui l'entouraient. Il essaya de se traîner jusqu'aux premières maisons, pour demander du secours; mais tous ses efforts furent inutiles. Ses yeux s'obscurcirent, ses

(1) L'Ouse, rivière qui sépare le Huntingdonshire du Cambridgeshire.

jambes fléchirent, et il tomba sans connaissance.

Il était depuis une heure dans cet état, lorsque quelqu'un qui passait par là en voiture l'aperçut. A la vue de cet homme étendu sans sentiment sur la bruyère, le maître fait arrêter sa voiture, et ordonne à un de ses gens d'aller voir ce que c'était.

Le domestique étant revenu dire à son maître qu'il le croyait mort, celui-ci descendit de sa voiture pour voir s'il n'y avait plus réellement de ressource; muni d'un flacon d'eau spiritueuse, dont le mauvais état de sa santé l'obligeait de faire usage, il s'approcha de Thadéus, et n'apercevant sur son corps aucune trace de violence, il ne perdit pas l'espérance de le rappeler à la vie. Alors il lui versa dans la bouche quelques gouttes fortifiantes, dont la chaleur ayant ranimé ses sens engourdis,

un des domestiques dit qu'il sentait battre son cœur sous sa main.

Quand ce bienfaisant étranger se fut assuré par lui-même de la vérité, il fit placer le malheureux voyageur dans sa voiture, et comme il n'y avait plus qu'un mille pour arriver à *Deerhust*, il espéra qu'il pourrait l'y conduire sans accident.

Pendant tout le trajet, Thadéus eut la tête appuyée sur le sein de son bienfaiteur, qui ne cessa de lui prodiguer toutes sortes de soins jusqu'au moment où la voiture s'arrêta à la porte de son château. Alors deux domestiques prirent le comte dans leurs bras, le portèrent dans la maison, et le laissèrent avec leur maître et un médecin qui, à l'aide de divers remèdes, parvint à le ranimer.

Lorsqu'il eut repris entièrement l'usage de ses sens, et qu'il se vit dans une chambre magnifique entre deux

hommes inconnus qui lui prodiguaient leurs soins, il pressa les mains de ses bienfaiteurs avec l'expression la plus tendre ; car, de tous les sentimens, c'étoit celui de la reconnaissance dont l'ame de Thadéus étoit le plus susceptible : il alloit se faire violence pour l'exprimer, lorsque le docteur lui défendit de parler. — Pardonnez - moi, monsieur, lui dit-il ; vous ne devez pas dire un mot en ce moment ; le moindre mouvement pourrait avoir les suites les plus funestes. Vous n'avez besoin que de repos et de fortifiens pour vous rétablir. Ainsi vous ne parlerez, si vous le voulez bien, et on ne vous parlera, que lorsque j'en donnerai la permission.

Au reste, monsieur, soyez tranquille ; vous êtes chez le plus respectable des hommes. Milord, ajouta-t-il en montrant le voyageur charitable, vous a aperçu étendu sur la bruyère, privé

de sentiment, et vous a fait transporter dans son château, où vous êtes actuellement.

Thadéus inclina la tête, en signe de reconnaissance et de soumission.

Le
la lib
les t
recon
avaien
reux.
Vous
ment,
avait
seul a
ordres
plaisir
Somme
Thadéu
dait.
Oui,
chirurg

XXXII.

Le lendemain , lorsque Thadéus eut la liberté de parler , il témoigna dans les termes les plus expressifs sa vive reconnaissance aux deux personnes qui avaient pris de lui un soin si généreux.

Vous ne me devez aucun remerciement , répliqua celui qui la veille lui avait enjoint le silence, et qui était alors seul avec lui ; je n'agis ici que par les ordres d'un autre. Mais il y a tant de plaisir à exécuter ceux de sir Robert Sommerset ! . . . Sommerset ! s'écria Thadéus , confondu de ce qu'il entendait.

Oui , continua le docteur , je suis le chirurgien de la maison de sir Robert ,

et comme sa santé exige depuis longtemps des soins assidus, je suis venu me fixer auprès de lui : j'habite une petite maison à l'autre bout du parc. Je ne crois pas que dans tout le royaume il y ait un être plus bienfaisant et plus estimable que sir Robert.

Ah ! si nous avions le malheur de le perdre, comme sa dernière attaque a pu le faire craindre, quelle désolation dans ce canton ! le riche et le pauvre le regretteraient également. Lorsque je lui ai dit que vous étiez hors de danger, vous ne sauriez croire quelle joie il en a témoigné, quoiqu'il fût alors lui-même triste et malade.

Thadéus, sans réfléchir à l'effet que pourrait produire sa question, demanda précipitamment : — Sait-il qui je suis ? — Non, monsieur. Y aurait-il quelques raisons de le lui cacher ? — Non, certainement, reprit Thadéus, un peu embarrassé, . . . je suis impa-

tient de pouvoir lui dire combien je suis reconnaissant des bontés qu'il a eues pour moi.

Le chirurgien supposant, d'après ce qui était échappé à Thadéus, qu'il était un personnage de considération, à qui sir Robert serait bien aise d'avoir rendu service, le salua avec respect, en l'assurant qu'il ne doutait pas que milord ne lui rendit le séjour de Deerhust aussi agréable qu'il pourrait.

Thadéus répondit qu'il avait déjà senti les effets de son humanité ; mais qu'il désirait le voir pour le remercier. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je me lèverai ce soir, au lieu de demain matin.

Le chirurgien refusa absolument d'y consentir, et descendit pour faire part de ses observations à sir Robert.

L'inquiétude qui agitait l'esprit du comte, en songeant qu'il était redeva-

ble de tant d'égards à son implacable ennemi, était si grande, qu'il passa une très-mauvaise nuit. La fièvre augmenta beaucoup ; mais rien ne pouvait lui faire abandonner la résolution de voir le baronnet et de quitter aussitôt son château. L'idée qu'il ne devait les soins qu'on lui prodiguait qu'à l'ignorance où sir Robert était de son nom, lui paraissait un outrage qu'il faisait à son honneur et à sa délicatesse.

Aussitôt que M. Midleton, c'est le nom du chirurgien, se fut retiré, Thadéus sortit de son lit, et il était déjà habillé avant son retour. En vain celui-ci lui représenta-t-il l'imprudence qu'il faisait ; en vain lui dit-il qu'il ne répondait pas d'une rechute, Thadéus, pour la première fois de sa vie, persista avec opiniâtreté dans sa résolution, et pria un domestique de demander à sir Robert s'il voulait lui accorder un instant dans sa bibliothè-

que. Le baronnet ayant répondu qu'il serait heureux de le recevoir, Thadéus s'y rendit sur-le-champ, sans vouloir accepter le bras que le chirurgien lui offrait pour descendre. Ses forces physiques se trouvaient pour le moment égales à celles de son esprit; et il en avait besoin pour cette entrevue : aussi, quoique son agitation fût extrême, il entra d'un pas ferme dans la bibliothèque.

Sir Robert vint au devant de Thadéus jusqu'à la porte, lui prit cordialement la main, et le félicitant sur son rétablissement, il voulut le conduire vers un siège. Mais Thadéus se retirant un peu en arrière, s'appuya seulement sur le dos du fauteuil, et le remercia dans les termes les plus expressifs des soins qu'il lui avait fait donner. Enfin, après un moment de silence, baissant ses yeux vers la terre pour que l'on ne pût y lire ce qui se passait

dans son ame, il ajouta : Je n'ai qu'un regret, sir Robert, c'est que votre bienfaisance ait eu pour objet un être que vous abhorrez. Je suis ce comte Sobieski, ce Polonais que vous avez ordonné à votre fils de fuir. Respectant jusqu'aux injustices du père de mon ami, je me rendais à Londres pour m'embarquer sur le premier vaisseau qui ferait voile pour l'Amérique, lorsque je me suis évanoui sur le chemin. J'y aurais péri sans doute sans votre humanité : je vous dois la vie. Ma reconnaissance sera une entière soumission à vos ordres : je vous déclare que je quitte l'Angleterre pour toujours.

Thadéus se retirait sans avoir jeté un seul regard sur le baronnet, lorsque sir Robert, vivement ému et dans le plus grand désordre, lui cria : Arrêtez !

Thadéus le regarde avec étonnement. Sir Robert, hors d'état de par

ler, lui fait signe de s'asseoir, et il se laisse tomber lui-même dans un fauteuil; une sueur froide coulait de son front, il respirait avec peine. Enfin il lui dit avec un accent précipité : — Thérèse Sobieski était-elle votre mère?

Thadéus, encore plus surpris, lui répond qu'oui.

Alors les sanglots de sir Robert étouffent sa voix. Le comte, effrayé, se lève, et s'approche de lui. Le baronnet saisit sa main : — Avez-vous connu votre père?... et sans attendre sa réponse, il couvre sa figure vénérable de son mouchoir. Thadéus, troublé autant que le baronnet, répondit : Je crois que je suis fils du lord comte de Tinemouth, voici son portrait, et, en disant ces mots, il l'arrache de son cou, et le présente à sir Robert, qui avait tressailli en entendant nommer le comte Tinemouth. Aussitôt que les yeux du baronnet se furent fixés sur ce portrait,

il le jeta loin de lui, et retomba sans sentiment sur son siège. Thadéus, presque réduit au même état, cherchait à le rappeler à la vie, attendant avec la plus vive inquiétude le moment où il reviendrait à lui-même, car il était trop intéressé à cette explication pour appeler du secours. Il pensait aussi que la haine de sir Robert contre les Polonais n'était pas le seul motif de son agitation extrême. Enfin, sir Robert ayant repris ses sens : — Grand Dieu ! s'écria-t-il, en regardant fixement Thadéus, dirigez-moi !...

Thadéus, qui s'égarait de plus en plus dans ses conjectures, le pressait, le conjurait de s'expliquer. Par pitié, lui disait-il, si vous savez quelque chose de ma famille, répondez-moi ! Suis-je assez malheureux pour être le fils de lord Tinemouth ? En prononçant ces mots, ses forces l'abandonnèrent.

Sir Robert, se retournant avec viva-

cité, vit Thadéus tomber devant lui, comme une belle fleur foulée aux pieds de celui qui l'a fait naître. Ne pouvant plus résister à ce dernier cri de la vertu et de la nature, il le prit dans ses bras en versant un torrent de larmes. — Misérable que je suis! s'écria-t-il, ô Sobieski, je suis ton père! Combien j'ai été cruel envers le fils de ma trop infortunée Thérésa!

Aux cris douloureux du baronnet, M. Midleton et plusieurs domestiques entrèrent dans la chambre où se passait cette scène terrible. Alors la présence des domestiques rappela sir Robert à lui-même, et cachant la violence de son inquiétude, il ordonna qu'on transportât Thadéus dans son appartement, recommanda avec empressement au chirurgien de lui administrer tous les secours nécessaires, et en attendit l'effet en silence... non sans éprouver la plus vive inquiétude.

Quand Thadéus ouvrit les yeux, sir Robert était auprès de son lit; il n'avait pas quitté son fils. Celui-ci, regardant son père affectueusement, lui prit la main et la baisa avec une tendresse respectueuse. Les pleurs de l'amour paternel mouillèrent encore une fois le visage de sir Robert; il sentit combien l'affection de son fils était chère à son cœur. Mais il n'avait pu encore épancher librement sa tendresse dans le sein de ce cher fils; c'est pourquoi il fit signe à M. Midleton de se retirer.

Aussitôt qu'ils furent seuls. — Mon fils, s'écria-t-il, pouvez-vous me pardonner!... Sobieski se jeta dans les bras de son père, et levant les yeux vers le ciel, il lui dit : Ma mère, ma tendre mère vous aimait jusqu'à son dernier soupir!... elle m'a transmis tout son amour pour vous.

Vous avez besoin de repos, mon cher fils, reprit sir Robert en le pressant

sur son cœur avec une vive tendresse; mais peut-être le trouveriez-vous difficilement si je ne vous donnais auparavant l'explication d'une conduite que vous avez dû croire aussi injuste que coupable.

Après s'être recueilli pendant quelques instans, et s'être rendu maître de ses idées, sir Robert commença ainsi un récit. . . . bien pénible pour lui :

J'étais fort jeune, lorsque je m'attachai à miss Beaufort, sœur de l'amiral Beaufort, père de Mary. Sir Fulke Sommerset était son tuteur. Assuré de l'amour de miss Beaufort, je demandai à sir Fulke son consentement à notre union; il le refusa, alléguant notre trop grande jeunesse. En vain, je m'élevai contre l'injustice de ce refus; en vain je plaidai ma cause avec toute la chaleur d'un amant passionné; sir Fulke et mon père, qui pensait comme

lui, furent inexorables. J'obtins enfin ce consentement tant désiré; mais ce fut à la condition que je voyagerais pendant trois ans sur le continent, pour me rendre plus digne de la charmante pupille. Je combattis encore quelque temps contre cette loi barbare; il fallut enfin m'y soumettre. Combien cette séparation cruelle nous coûta de larmes! Indigné de ce caprice de sir Fulke, et mécontent de mon frère aîné qui excitait encore mon père contre moi, je partis pour Douvres, où bientôt je fus rejoint par Stanhope, aujourd'hui comte de Tinemouth, qu'un motif à peu près semblable éloignait de sa patrie; avec cette différence cependant, que c'était pour oublier une maîtresse que Stanhope partait, tandis que moi, je n'avais d'autre but que de me rendre plus digne de la mienne.

Nous voilà voyageant de compagnie,

mon cousin et moi, tous deux mécontents de nos parens. Nous résolûmes de changer de nom et de laisser ignorer à tout le monde notre existence pendant le temps de notre exil, excepté aux femmes qui nous intéressaient. Arrivés en France, nous prîmes le nom de *Sackville*, et nous nous donnâmes pour frères. Nous y vécûmes en bonne intelligence; voici à quelle occasion elle cessa : nous étions alors à Naples; Stanhope s'étant engagé dans une intrigue d'amour peu honorable avec la fille d'un officier anglais fixé en Italie pour cause de santé, je me permis de lui reprocher la cruauté qu'il y avait à séduire une fille innocente et aimable. Stanhope, outré de trouver un censeur dans un ami qu'il ne croyait pas de mœurs plus sévères que lui-même, s'emporta jusqu'à me donner un soufflet. Je mis l'épée à la main, Stanhope se mit en défense, et nous nous battions

avec un tel acharnement, qu'il y a apparence quel'un ou l'autre aurait perdu la vie, si on ne nous eût séparés. Stanhope, qui m'avait blessé, eut la lâcheté de m'abandonner, et s'enfuit à Palerme, non sans craindre les suites de son affaire.

Lorsque je fus rétabli, je partis pour Florence, toujours sous le nom de Sackville. C'est là que je connus le palatin Sobieski et l'aimable et belle Thérésa ; ce fut aussi à cette époque que miss Beaufort cessa de me répondre.

Alarmé de ce silence, j'allais partir pour l'Angleterre, lorsque je reçus une lettre de miss Beaufort. Elle me disait qu'ayant fait des réflexions sérieuses sur notre attachement mutuel, elle avait cherché, par son silence, à me guérir de cette folie ; que dans ce moment, elle m'écrivait pour m'avouer qu'ayant été à Londres peu de temps après mon

départ, elle y avait appris à connaître son cœur, et enfin, qu'elle venait de le donner avec sa main à M. Sommerset, mon frère aîné. Elle terminait cette lettre insultante par ces mots : *Votre affectionnée sœur.*

A cette terrible nouvelle, je fis serment de rompre avec cette famille, et volant aux pieds de Thérèse Sobieski, dont j'avais pénétré les tendres sentimens pour moi, je l'entraînai à m'épouser en secret. Depuis cette imprudente démarche, plus de tranquillité pour moi. . . . plus de bonheur ! . . . J'aurais dû le trouver dans les bras de la tendre Sobieski ! elle m'idolâtrait. . . . Toutes mes pensées étaient pour l'ingrate Mary !

Mais quel fut mon désespoir lorsque je reçus un jour d'Angleterre un paquet qui me dévoilait. . . . mais trop tard, hélas ! la trame perfide qu'on avait ourdie pour me séparer de miss Beau-

fort : il était de Sir Fulke. La lettre de miss Beaufort n'était qu'une imposture imaginée par mon frère aîné pour rompre notre intelligence, dans l'espoir qu'il avait lui-même d'épouser Mary. Sa mort avait rendu inutile cette infâme trahison. Sir Fulke, au désespoir, reconnaissait la faiblesse qu'il avait eue de m'éloigner pour favoriser l'amour de mon frère aîné ; il me conjurait de repasser en Angleterre. Ma chère pupille, ajoutait-il, détrompée maintenant, vous attend pour vous donner une main si injustement refusée par moi.

Cette lettre me déchira le cœur. J'adorais encore Mary : c'était pour la mériter que je m'étais soumis à quitter mon pays, à m'éloigner d'elle. Mes feux, mal éteints par une nouvelle passion, se rallumèrent avec plus de force ; au mépris des nœuds sacrés qui m'attachaient à Thérèse Sobieski... je

l'abandonnai!..... je partis pour l'Angleterre.

Vous l'avouerez-je, mon fils, poursuivait sir Robert, en détournant les yeux, je ne fus pas plus tôt arrivé en Angleterre que j'épousai miss Beaufort. J'oubliai..... je crus oublier dans ses bras Thérésa, son désespoir... et ma honte! mais lorsque mon cher Pembroke vit le jour et que je le pressai contre mon cœur, il me sembla au même instant que je lui plongeais un poignard dans le sein : la bénédiction que j'allais prononcer sur lui expira sur mes lèvres tremblantes; peut-être un jour maudira-t-il l'auteur de son existence, me disais-je à moi-même... n'ai-je pas trompé sa mère!

Enfin, quoique l'image de ma Thérésa me poursuivait nuit et jour, je n'eus pas la force de chercher à connaître sa destinée. Les troubles qui précédèrent l'inique partage de la Pologne éclatè-

rent : les succès des Russes et les malheurs de la brave noblesse polonaise m'accablèrent d'inquiétudes. Je craignais que le palatin et sa fille, forcés de s'expatrier, ne vinssent chercher un asile en Angleterre, comme l'avaient fait la plupart des réfugiés français ; car je connaissais assez Sobieski, pour être sûr qu'il ne courberait jamais la tête sous le triple sceptre qui opprimait sa malheureuse patrie, et qu'un jour, qui n'est peut-être pas loin, vous serez assez heureux, mon fils, pour voir briser.

Après une courte pause, sir Robert reprit ainsi : Les troubles de ma conscience, la honte, les remords qui déchiraient mon ame, dérangèrent ma santé, je tombai dans une mélancolie qui fit craindre pour mes jours, et peu de temps après je perdis l'idole de mon cœur, l'ame de ma vie, celle enfin pour qui j'avais sacrifié le repos du reste de

mes jours : elle mourut dans mes bras. Je reçus ce coup affreux comme une juste punition du crime qui pesait depuis long-temps sur ma tête.

Mais quelle fut ma douleur, lorsque, deux ans après, les gazettes m'apprirent la mort du brave palatin et le sort cruel de l'infortunée Thérèse !

Elle a été vengée ! s'écria sir Robert, en saisissant avec force la main de son fils, qui ne put étouffer un gémissent que lui arrachait ce cruel souvenir : elle a été vengée !... Je perdis cette raison qui avait abusé son amour. Après trois mois d'égarément, je retrouvai ma mémoire... et mes remords. Dans quelle horrible position je me trouvais entre vous deux !... En reconnaissant Thérèse Sobieski, je déclarais l'illégitimité de mon cher Pembroke ; je ne pus m'y résoudre. Jugez de quel poids mon cœur fut oppressé

lorsque ce fils chéri me dit à quel danger vous l'aviez arraché, lorsqu'il ajouta que Thérésa l'avait traité avec la tendresse d'une mère !

Mais lorsqu'il me demanda un asile pour vous dans ma maison, pour le comte Sobieski, chassé de sa patrie, je crus qu'un pouvoir vengeur vous envoyait pour punir un époux barbare, un père dénaturé. Je vis mon fils innocent prier à genoux pour celui qui venait lui arracher l'honneur. Ma tête s'exalta, continua-t-il en mettant la main de Thadéus sur ses yeux en pleurs, je proscrivis mon premier né, je le condamnai à errer sur la terre, non pour ses fautes, mais pour celles de son père. Le ciel a puni mon injustice : la Providence m'a fait rencontrer ce fils expirant. C'était l'enfant de Thérésa Sobieski que j'avais exposé à tant de souffrances, c'était le bien-aimé de mon cœur que j'abandonnais à

la fureur des élémens!... O Thadéus!
me pardonneras-tu!

Sobieski donna à son père des assurances d'une tendresse si pure et si touchante qu'il parvint à calmer les remords de ce vénérable vieillard.

Lorsque cette longue et intéressante conversation fut terminée, sir Robert dépêcha bien vite un courier à Pembroke, sans cependant lui rien expliquer.

XXXIII.

Les maladies causées par les chagrins de l'ame se dissipent ordinairement avec la cause qui les a produites; aussi Thadéus fut-il en état de quitter sa chambre le jour suivant. Il raconta à son père les événemens multipliés d'une vie qui ne faisait en quelque sorte que de commencer pour lui. La renommée avait publié sa valeur, mais il restait encore à sa modestie la tâche difficile de prouver que les plus grands malheurs ne sont pas ceux que l'on peut rencontrer dans les combats.

Sir Robert l'écoutait avec admiration; il remerciait la Providence de lui avoir accordé un tel fils, lorsqu'on annonça l'arrivée de Pembroke. Thadéus

se leva aussitôt; mais sir Robert le retint : Mon cher fils, lui dit-il, laissez-moi apprendre à votre frère combien vous lui tenez de près. Cette porte conduit à ma bibliothèque, entrez-y; je vous appellerai quand il en sera temps.

Dès que sir Robert aperçut son fils, il vit à la pâleur de son visage, et à la tristesse répandue sur sa physionomie, combien il avait besoin de la nouvelle qu'il allait lui donner.

Sommerset salua froidement son père et lui demanda ses ordres.

Ils sont tels, mon cher fils, que j'espère que bientôt vous reprendrez votre gaieté accoutumée : écoutez-moi.

Pembroke n'avait donné au commencement du récit du baronnet qu'une attention respectueuse; mais lorsqu'il eut entendu prononcer le nom de Thérèse Sobieski, lorsqu'il eut appris que son père l'avait épousée et que Tha-

déus était son frère, il s'écria avec vivacité : Oh ! mon père, qu'avez-vous fait ! où est-il ?... A quelle considération l'avez-vous sacrifié !... Alors le baronnet lui apprit la rencontre inespérée qui le lui avait rendu.

Les transports de Pembroke furent aussi vifs que son désespoir avait été profond. Il se précipita sur le sein de son père, en lui demandant son ami, son frère : la porte de la bibliothèque s'ouvre, et les deux frères tombent dans les bras l'un de l'autre. Sir Robert, les mains élevées vers le ciel, semblait invoquer les regards des deux intéressantes victimes de l'amour auxquelles ses enfans devaient le jour.

La vive émotion des deux jeunes gens les empêcha long-temps de pouvoir s'exprimer ; mais leurs larmes, leurs regards étaient pour eux l'assurance la plus forte d'une éternelle union. En les contemplant, sir Robert

versait des larmes d'attendrissement.

Cependant une pensée douloureuse vient l'arracher à ce spectacle délicieux ; il s'écrie avec amertume : Pourquoi faut-il que ce soit au prix de ta légitimité, mon cher Pembroke, que je retrouve ce premier fils!...

A cette exclamation, le teint de Pembroke s'anima ; il allait parler... lorsque Thadéus se tournant vivement vers le baronnet : — J'espère que, ni vous, mon père, ni mon frère, vous n'avez eu sur cet objet un instant d'inquiétude!... Quand j'aurais pu en concevoir la cruelle pensée... mon aïeul n'a pas laissé en mon pouvoir de porter un autre nom que celui de Sobieski : il en a exigé le serment, et ce serment est sacré pour moi. C'est donc seulement en secret que je puis jouir du bonheur d'être votre fils et le frère de mon cher Pembroke.

Noble fils de Thérèse! s'écria sir Ro-

bert, oui, tu seras Sobieski, mais tu seras toujours mon fils.

Alors Pembroke pressant la main de son frère sur son cœur : Cher Thadéus, lui dit-il, comment exprimer ma reconnaissance envers toi? . . . Ta générosité met à couvert ce que nous avons de plus cher, l'honneur. Cependant je n'en abuserai point, et si je retiens le nom de Sommerset, je saurai aussi que l'héritage de mon père appartient à son fils aîné.

Thadéus embrassant son frère avec la plus vive tendresse, lui répliqua qu'il aimait mieux s'exposer encore à tous les malheurs auxquels sa nouvelle situation pouvait le soustraire, plutôt que de le priver d'une fortune sur laquelle il avait dû justement compter.

Pour terminer ce généreux combat, sir Robert proposa de diviser cette fortune par moitié; mais Thadéus s'y opposa encore, ne voulant pas, disait-il,

que le titre de Sommerset fût privé de l'éclat que la fortune y avait répandu jusqu'à ce jour. Cette noble discussion s'étant enfin terminée, la soirée s'écoula rapidement dans une douce réciprocité de confiance et d'amitié.

Le lendemain matin, sir Robert écrivit à sa sœur qu'un événement imprévu lui ayant fait connaître l'ami de Pembroke, le comte Sobieski, il avait découvert que ce jeune héros était le dernier rejeton d'une famille à laquelle il avait les plus grandes obligations. Il ajoutait que, pour s'acquitter d'une dette immense qu'il avait contractée depuis plus de vingt-cinq ans envers le palatin de Masovie, il venait de signer au comte, qui allait reprendre tous les honneurs de son rang, l'abandon de *Deerhust*, avec un revenu de trois mille guinées par an. Il finissait sa lettre en témoignant sa vive impatience de présenter à sa sœur

et à sa nièce ce brave étranger, digne de soutenir l'illustration déjà attachée à son nom.

Cette lettre ayant été remise à mistress Dorothée au moment où elle montait en voiture pour revenir au château, après une promenade avec Mary et lady Albina, la bonne dame la lut tout haut aux deux jeunes miss. Mary, à chaque mot de cette intéressante lettre, sentait son cœur palpiter et les plus douces larmes mouiller ses paupières. Mistress Dorothée n'était pas moins surprise du hasard qui avait rapproché Thadéus de sir Robert; mais elle l'était encore davantage des nouveaux sentimens qu'il paraissait avoir pour une nation abhorrée. Elle ne concevait pas surtout comment il avait pu contracter une obligation aussi considérable envers un Polonais. Enfin, la bonne tante, dont la conversation était ordinairement très-mésurée, s'oublia

tellement que le récit qu'elle fit à lady Albina des aventures du comte Sobieski, tant en Pologne qu'en Angleterre, durait encore quand elles arrivèrent au château de Sommerset.

Ces dames partirent aussitôt pour *Deerhurst*, et il était minuit quand elles y arrivèrent ; mais, à leur grand regret, toute la famille était déjà retirée. Cependant au moment où mistress se rendait à son appartement, elle rencontra Pembroke. Elle l'embrassa tendrement, lui souhaita une bonne nuit, en lui disant de se préparer à un événement heureux pour le jour suivant.

Pembroke, qui depuis ce qui venait de se passer était au comble du bonheur, s'était si peu occupé de la promesse de mistress Dorothée, qu'il fut presque le dernier à se rendre dans la salle du déjeuner ; ce dont celle-ci le plaisanta beaucoup. Mais miss Beau-

fort, en embrassant son cousin, mit fin à ces aimables démêlés, et pour l'en remercier, Pembroke lui dit tout bas : J'aurai donc enfin le bonheur de voir mes deux plus chers amis heureux l'un par l'autre.

La vive impression que ces douces paroles avaient faite sur la sensible Beaufort n'était pas encore dissipée, quand l'arrivée de Thadéus l'accrut encore. Un voile épais sembla s'étendre alors sur ses yeux, et à peine put-elle entendre ce que lui dit d'affetueux sir Robert en lui présentant le comte Sobieski.

Après que mistress Dorothée eût félicité le comte avec cette bonté de caractère qui lui était propre, elle dit à sir Robert en souriant : Il faut que je vous apprenne, mon frère, que vous avez en ce moment dans votre maison un hôte que vous n'attendiez pas. J'ai défendu à Mary de vous le dire, vou-

lant me réserver le plaisir de vous annoncer cette bonne nouvelle, si bonne en effet, ajouta-t-elle, en jetant un regard malin sur Pembroke, que je crains vraiment que quelqu'un ici n'en perde la tête.

Vous saurez donc qu'hier matin, lady Albina Stanhope est arrivée ici plus morte que vive, accompagnée d'une seule femme de chambre. Cette aimable fille nous raconta, en versant bien des larmes, tout ce qu'elle avait souffert depuis son départ de l'abbaye. Après la mort de sa mère, le plus cruel de ses chagrins a été le mariage de son père avec lady Sophia Lowel, et l'ordre qu'elle a reçu de la traiter comme sa mère. Lady Albina, quoique malade, s'est déterminée à fuir une maison où la mémoire de sa mère était si cruellement outragée. Cette résolution prise, elle a engagé sa femme de chambre à l'aider dans sa fuite, et connaissant les liens

du sang qui vous unissent à lord Tinemouth, elle s'est décidée à chercher un asile et une protection auprès de vous. Assurée que la bonté de votre cœur ne me démentirait pas, continua mistress Dorothee, je n'ai pas hésité à promettre à cette aimable fille qu'elle trouverait en sir Robert un père plus tendre que le sien. Ces douces paroles, mes caresses et celles de la tendre Mary ont apporté quelque consolation dans l'ame attristée de la malheureuse Albina.

Je tiendrai vos promesses, Dorothee, s'écria vivement le baronnet; car quoique je ne veuille jamais voir le comte de Tinemouth, la haine que je lui ai vouée ne s'étend pas jusque sur ses enfans.... Mais où donc est cette charmante Albina?

Sa santé était tellement dérangée, répondit mistress Dorothee, que je l'ai engagée à passer une partie de la jour-

née dans son appartement; mais elle descendra ce soir au salon.

Pembroke fut un de ceux qui prirent le plus d'intérêt à cette agréable nouvelle; les grâces de lady Albina avaient fait une vive impression sur lui. Ce qu'elle avait souffert à Harrowby, et la sensibilité qu'elle avait montrée en cette occasion, avaient gravé son image dans son cœur; aussi fut-il un des premiers à se trouver le soir au salon.

Sir Robert reçut lady Albina avec la tendresse d'un père. Elle était tremblante lorsqu'elle arriva au salon; mais les caresses que lui prodigua ce respectable vieillard eurent bientôt rassuré cette jeune et timide personne.

Sobieski et miss Beaufort habitaient enfin sous le même toit; ils pouvaient se voir, se parler à toute heure sans contrainte.... et ils ne s'exprimaient que par leurs regards. Mais qu'ils étaient expressifs!... Mary ne pouvant

plus soutenir la vivacité de ceux de Thadéus, quitta le salon et descendit au parc. Le temps était beau, et le soleil répandait ses derniers feux sur les chênes antiques, qu'un vent léger dépouillait de leur riche parure. L'automne avait des charmes pour Mary; d'ailleurs, la teinte de mélancolie répandue sur la nature dans cette saison convenait à la situation de son cœur. Cependant la beauté des sites qui l'environnaient, et le parfum des fleurs qu'elle respirait, l'ayant insensiblement arrachée à ses réflexions, sa physionomie reprit tous ses charmes. L'amour exalte l'âme. En promenant ses regards sur les fleurs qui commençaient à perdre leur éclat, Mary pensa qu'elle-même un jour perdrait aussi sa beauté, et elle retomba dans la tristesse.

Tandis que miss Beaufort promenait ses douces rêveries, lady Albina ayant témoigné le désir d'aller rejoindre son

amie dans le parc, les deux frères s'étaient empressés de lui offrir de l'accompagner. Mais après quelques tours de promenade, lady Albina s'étant sentie fatiguée, Pembroke l'engagea à se reposer dans la cabane d'un berger, pendant que le comte irait au devant de miss Beaufort, et la ramènerait au château.

A cette idée, le cœur de Thadéus tressaillit. Aussitôt, avec la légèreté d'un jeune chasseur, il s'élança sur un pont rustique qui était sur la Witham, gravit la montagne, descend dans la vallée : déjà il a pénétré tous les taillis ; mais jusque-là ses recherches avaient été vaines, et il allait retourner sur ses pas, lorsqu'il aperçut celle qu'il cherchait avec tant d'ardeur, derrière un petit bouquet de bois. Bientôt il fut auprès d'elle.

Miss Beaufort se sentit un peu embarrassée de se trouver seule avec lui.

Le souvenir de tout ce qui s'était passé ajoutait encore au trouble qu'elle éprouvait. Lorsque Thadéus était pauvre et sans appui, son ame se livrait avec délices au plaisir de le plaindre et de l'estimer. Mais quand ce même Constantin se trouva environné de gloire et de richesses, elle fut effrayée de retrouver dans son cœur, pour Sobieski, les mêmes sentimens qu'elle avait eus pour lui dans son adversité.

Accablée par toutes ces réflexions, elle ne put que le saluer. Ils marchaient en silence, et elle n'avait pas encore osé lever les yeux; elle fit un faux pas, et serait tombée si Thadéus ne l'eût retenue dans ses bras. Elle le remercia en rougissant; mais son émotion fut extrême, lorsqu'elle sentit que le comte lui retenait la main. Son cœur palpait avec force; à peine pouvait-elle se soutenir, et elle se détourna pour cacher son trouble.

Cependant Thadéus, au lieu de quitter la main dont il s'était emparé, la pressait avec force contre son cœur, tandis que ses regards passionnés dévorait les charmes de l'aimable Mary. — Sans doute, madame, lui dit-il, vous ne me refuserez pas le bonheur qui m'est le plus cher, celui de vous exprimer ma reconnaissance. Il s'arrêta ; son ame était trop remplie du sentiment qui l'animait, pour pouvoir en dire davantage, et portant la main de Mary à ses lèvres il la baisa avec transport.

Dans quel désordre ce délicieux baiser jeta miss Beaufort ! Enfin ne pouvant plus contenir le trouble de son ame, elle fit signe à Thadéus de se retirer. Celui-ci, alarmé de son agitation extrême, voyait s'évanouir les espérances dont il commençait à s'enivrer ; il craignit de l'avoir offensée, et qu'elle ne lui supposât trop de presumption. Après avoir gardé quelque

temps le silence , il tombe aux genoux de Mary , et implore son pardon avec une énergie et une vivacité qui peignaient ses sentimens plus fortement encore qu'il ne s'était permis de le faire jusqu'à ce moment.

Me pardonnerez-vous d'admirer vos vertus, madame, s'écria-t-il ? je n'ai voulu que vous peindre la reconnaissance d'un malheureux exilé. Si mes expressions, en suivant l'impulsion de mon ame, ont trahi un sentiment dont je me fais gloire, n'en accusez que mon cœur, et le ciel est témoin que je n'ai pas osé espérer de vous un autre sentiment que celui de l'estime.

Mary ne savait comment concilier le sens de cette dernière phrase avec la situation dans laquelle le comte l'avait prononcée... il était à ses genoux, l'expression de sa physionomie était radieuse, ses yeux étaient fixés sur elle avec cette tendresse passionnée qui va

jusqu'à l'ame..... est-ce ainsi que la tranquille amitié sollicite l'estime !.... Après s'être recueillie un instant, elle le pria de se relever : il obéit.

Vous ne m'avez point offensée, monsieur le comte, dit miss Beaufort ; je craignais seulement que ma conduite... que ce que j'ai fait pour une personne que ma tante estimait, ne donnât peut-être à croire que je n'eusse pas agi de même dans d'autres circonstances.

L'émotion de la voix de Mary pénétra l'ame de Thadéus ; il craignit d'avoir espéré un bonheur trop grand pour lui. C'est alors qu'il sentit, au chagrin qu'il éprouvait, combien cette espérance lui était chère. Le cœur navré de douleur, il laisse échapper la main de miss Beaufort ; une sombre tristesse se répand sur sa physionomie ; il la salue avec respect, et lui dit d'une voix éteinte : Je n'oublie pas,

madame, que j'ai paru à vos yeux chez lady Dundas dans une position telle qu'il ne m'est pas permis d'avoir l'orgueil de supposer que personne ait pu plaindre mes infortunes par un autre sentiment que celui de l'humanité. Cette humanité, ajouta-t-il, que j'ai trouvée auprès de la seule personne de laquelle j'eusse voulu l'attendre, a été mon unique consolation dans mon malheur; c'est ce sentiment qui m'a consolé de la perte de mes amis, de ma fortune, de mon rang. Mais ce temps n'est plus; n'ayant maintenant aucune raison pour mériter votre pitié, vous ne croyez plus nécessaire de paraître en avoir, et puisque vous ne me jugez pas digne aujourd'hui de quelque distinction particulière, je dois tout attribuer à votre générosité. Cependant je sentirai toujours avec la plus vive reconnaissance que c'est à miss Beaufort que je dois la situation où je me trouve

maintenant, sans toutefois me flatter d'un bonheur plus grand, et que je n'ai pas mérité.

La froideur de ces paroles perça le cœur de Mary. Elle se reprocha la hauteur qu'elle avait mise d'abord dans sa réponse, et elle ouvrit la bouche pour mieux rendre sa pensée ; mais elle n'en eut pas la force.

Ils continuaient leur promenade en silence, lorsque Mary s'étant hasardée à jeter un regard timide sur le comte, elle vit avec douleur sur sa physionomie l'empreinte du découragement et de la tristesse qu'elle venait de verser dans son ame, et ses regrets en augmentèrent.

En ce moment, ils aperçurent sir Robert qui s'avançait vers eux avec un air riant. Thadéus cherchait en vain à reprendre un air calme ; voyant qu'il ne pouvait y réussir, il salua Mary, et se retira, prétextant qu'il allait voir

si lady Albina était remise de ses fatigues.

Je croyais vous trouver ensemble, répondit sir Robert. Thadéus lui dit que Pembroke était resté avec elle dans une cabane auprès de la rivière, et il partit aussitôt, tandis que son père lui criait de venir bientôt le rejoindre.

Sobieski était venu exprès pour chercher miss Beaufort et la conduire auprès de lady Albina... et il la quittait précipitamment!..... Cette réflexion l'accablait..... son embarras était extrême.... elle voulait aussi s'éloigner, lorsque le baronnet lui dit avec bonté: Et vous aussi, Mary, vous allez me laisser!

Les yeux de Mary étaient remplis de larmes. Son oncle le vit, il en fut pénétré, et après l'avoir pressée tendrement dans ses bras, il lui demanda

d'un ton de voix affectueux ce qui l'avait affligée.

Étouffée par ses pleurs, Mary ne pouvait répondre. Enfin elle appuya sa tête contre le sein de son oncle, et donna un libre cours à ses larmes.

Ce fut un trait de lumière pour sir Robert. Les procédés généreux de sa nièce envers Constantin pendant son séjour à Londres ; la teinte de mélancolie qui s'était manifestée sur les traits de Mary depuis le retour de Sobieski ; la manière étrange dont il venait de la quitter ; tout lui révélait la situation de leurs cœurs ; il la serra contre son sein avec plus de tendresse encore.

Je crains bien, lui dit-il, que le comte Sobieski n'ait trouvé ma douce Mary trop aimable, et qu'elle ne s'en soit offensée.

Miss Beaufort, alarmée de cette supposition, lui répondit après un léger effort : Oh ! non, non, milord ; mais il

croit que je tire vanité des légers services que j'ai été assez heureuse pour lui rendre.

Cette réponse insignifiante convainquit le baronnet qu'il ne s'était pas trompé, et cette idée, qu'il n'avait pas encore eue, lui causa le plus grand plaisir.

Mary tremblait et ne disait plus rien, craignant que chaque mot ne trahît ses sentimens pour le comte.

Je suis sincèrement attaché à ce jeune homme, ma chère fille, dit sir Robert, et je désirerais beaucoup qu'il s'établît entre vous et lui une liaison d'amitié. Avouez-moi donc la cause du trouble où je vous vois.

Mary reprit un peu de courage à ces paroles de sir Robert; mais conservant encore son mouchoir sur ses yeux, elle répliqua d'un ton de voix plus assuré : Je crois, monsieur, que c'est moi qui

ai tous les torts ; le comte Sobieski m'a rencontrée sur la terrasse, et m'a remerciée de ce que j'avais fait pour lui. Mon embarras était extrême ; je ne sais ce que je lui ai répondu , mais il est tombé à mes genoux , et j'ai été tellement fâchée de lui avoir peut-être donné l'idée que ma conduite avait été indiscrète , que ma réponse aura pu le blesser. Que pense-t-il de moi en ce moment.!

Sir Robert l'embrassant tendrement :
— Dites-moi , ma chère Mary , si vous croyez qu'un homme du caractère de Sobieski tomberait aux genoux d'une femme pour laquelle il n'aurait ni amour ni respect ? La simple reconnaissance n'est pas aussi tendre. Vous m'en avez dit assez pour me convaincre que , quels que soient vos sentimens pour lui , son bonheur dépend de vous. Enfin , s'il m'en parlait , pourrais-je lui dire ce qui s'est passé entre nous?...

Puis-je en conclure qu'il ne vous est pas indifférent ?

Sir Robert dit ces dernières paroles en riant; mais la délicatesse de Mary ne lui permettait pas encore d'avouer sa tendresse pour le comte.

Ah! mon cher oncle, s'écria-t-elle, en saisissant son bras, je vous conjure par toute la tendresse que vous avez pour moi, de ne pas lui dire un mot de mon extravagance. Je crois, ajouta-t-elle que j'aimerais mieux mourir que de perdre son estime.

Et cependant, dit sir Robert, en épouseriez-vous un autre ?

Jamais ! dit Mary . . . Elle s'aperçut au sourire de sir Robert, que la vivacité de sa réponse lui en apprenait plus qu'elle n'aurait voulu lui en dire, et elle lui demanda la permission de se retirer.

Sir Robert prenant un air plus sé-

rieux, la retint tendrement près de lui.

Non, Mary, vous ne me quitterez pas que vous ne m'ayez avoué vos véritables sentimens pour le comte. Vous savez que j'ai toujours eu pour vous l'affection du père le plus tendre. Je ne veux pas vous faire de nouvelles questions; mais permettez - moi d'encourager l'attachement de Sobieski, s'il me demandait mon appui auprès de vous. — Je serais un monstre d'ingratitude, répondit Mary en se jetant dans les bras de son oncle, si je pouvais vous rien cacher après tant de bontés ! Oui, j'aime le comte Sobieski... qui pourrait le voir, le connaître et ne pas l'admirer !

Vous serez à lui, ma bien aimée Mary, s'écria le baronnet, en versant des larmes d'attendrissement et de joie. J'ai voulu vous unir à Pembroke, mais le ciel en a ordonné autrement. Quand

vous serez la femme de Thadéus, alors je pourrai mourir en paix.

Un profond soupir qui s'échappa du sein de Mary fut pour sir Robert le signal d'un aveu que la pudeur retenait encore, lorsque celui qui faisait l'objet de leur conversation parut à peu de distance. Mary, honteuse d'un désordre qu'elle ne pouvait cacher, s'enfuit, laissant le baronnet avec le comte Sobieski.

Thadéus répondit avec franchise aux questions de sir Robert. La tendre reconnaissance de Sobieski, et l'aveu de son ardent amour pour miss Beaufort prouvèrent assez au Baronnet qu'elle s'était trompée en croyant l'avoir éloigné d'elle par sa froideur. Cette explication intéressante fit rentrer la douce espérance dans le cœur de Thadéus, et dissipa les nuages qui obscurcissaient son front.

Sir Robert impatient de voir ces

deux êtres si chers à son cœur rendus à une confiance mutuelle, se rendit au château, et demanda miss Beaufort. Mistress Dorothée lui ayant dit qu'elle venait de se retirer dans son appartement, il la fit prier de se rendre auprès de lui dans sa bibliothèque.

Mary était dans la plus grande agitation; elle se reprochait son imprudence d'avoir abandonné son cœur à un être qui ne le lui avait jamais demandé. Elle se reprochait aussi une dissimulation si déplacée envers un oncle qui la comblait des plus tendres caresses; car c'était à la faiblesse de ses sens, et non au tendre abandon, à la douce confiance de son cœur que sir Robert devait la connaissance de ce pénible secret.

En ce moment on vint lui annoncer que son oncle l'attendait dans sa bibliothèque, qu'il la priait de s'y rendre aussitôt. Quelle que fût la répugnance

de Mary, dans l'état violent où elle se trouvait, elle ne pouvait se refuser à l'invitation de sir Robert; mais en se rendant auprès de lui, miss Beaufort prit la résolution de se conduire d'une manière plus digne de son caractère... et même de détourner son oncle des projets dont il lui avait fait part. Vains efforts! la tendre Mary n'était pas encore dans la bibliothèque, que tout son courage était évanoui.

En entrant, elle courut se jeter dans les bras de son oncle, qui, avec l'expression de la tendresse paternelle, lui répéta la conversation qu'il venait d'avoir avec Sobieski. Mary craignant que sir Robert n'eût proposé sa main au comte, s'écria, en s'arrachant des bras de son oncle : Ah ! monsieur qu'avez-vous fait ? vous avez découvert ma faiblesse ! . . . je ne pourrai plus soutenir ses regards.

Sir Robert cherchait en vain à la ras-

surer; en vain lui représentait-il qu'elle ne devait pas rougir d'aimer un homme dont les grandes qualités égalaient la naissance; rien ne pouvait arrêter ses larmes. — Eh bien, Mary, continua tendrement le baronnet, puisque je ne peux vous persuader, je vais appeler à mon secours un avocat plus éloquent que moi. Alors il ouvrit la porte du salon, et miss Beaufort voyant approcher le comte voulait s'enfuir, mais il la retint. Pendant cette douce violence, Sobieski l'avait abordée avec une timidité respectueuse; il craignait d'ajouter encore à l'embarras de la femme qu'il adorait. Mary s'était réfugiée dans les bras de son oncle, qui prenant la main de sa nièce la mit dans celle du comte. Ah! madame, s'écria Sobieski, en se précipitant à ses genoux, laissez tomber sur moi un de ces regards dont votre généreuse pitié honorait le malheureux Constantin!... que je puisse y lire que

je n'ai point perdu votre estime... votre estime... puisqu'un autre sentiment... ses soupirs exprimèrent la fin de sa pensée.

Tandis que le comte était à ses pieds et qu'il arrosait de pleurs cette main, unique objet de ses désirs, Mary, trop émue pour pouvoir lui répondre, conjurait son oncle, à voix basse, de le faire relever.

Non, ma douce Mary, non, reprit sir Robert en la serrant avec force dans ses bras, vous vous défendez en vain ! je connais votre attachement mutuel, je suis le maître de disposer de votre main. Levez-vous, Sobieski, et vous, miss Beaufort, recevez de votre oncle le don le plus précieux de mon cœur, recevez pour époux le digne fils de sir Robert, le fils le plus tendre, et qu'il a le plus injustement traité.

Grand Dieu ! que voulez-vous dire ? s'écria miss Beaufort dans l'excès de sa

surprise. — Mon fils vous expliquera tout : je vous laisse ensemble. Que le ciel vous comble de bénédictions !

Mary ne pouvait revenir de son étonnement : elle était retombée sur son siège, et ses yeux se tournaient sur le comte ; ils semblaient lui demander explication de tout ce qu'elle venait d'entendre ; ils semblaient lui dire : Vous, le comte Sobieski !.. vous, fils de sir Robert !... vous, injustement traité par lui !...

Thadéus pressa contre son cœur cette main adorée, qu'il avait toujours retenue dans les siennes, et fit en peu de mots à Mary le récit expressif des événemens de sa vie : en finissant, il lui exprima avec une ardeur brûlante combien il serait heureux, si elle acceptait l'offre de son cœur et de sa main que lui avait faite sir Robert.

Mary l'écoutait avec un trouble inexprimable. De douces larmes coulaient

de ses yeux ; la rougeur de son visage, la candeur de ses regards exprimaient seuls les sensations délicieuses qui l'agitaient. Alors s'abandonnant à l'ivresse de son ame, elle se lève, et lui dit d'un son de voix enchanteur : Eh bien ! Sobieski, apprenez à mon oncle que Mary Beaufort se trouve heureuse de devenir sa fille en s'unissant avec vous... A ces mots elle s'éloigna, malgré les tendres efforts de Thadéus, qui ne pouvait se séparer d'elle.

XXXIV.

Le magnifique établissement et la perspective de bonheur que cette réunion offrait à Sobieski parurent calmer les remords que conservait toujours sir Robert, de l'injustice qu'il avait faite à son fils. Quoique le comte eût renoncé volontairement aux avantages d'un nom qu'il avait le droit de porter, le cœur du baronnet en souffrait encore. Chaque mot de tendresse et de respect que son fils lui adressait était un coup de poignard pour lui. En épousant la mère de Pembroke, il avait privé le fils de Thérèse d'un héritage légitime ; mais miss Beaufort, maîtresse d'une immense fortune, comblait l'amour de

Thadéus, et réparait les injustices de son père.

Ces réflexions, auxquelles le baronnet s'était livré pendant la nuit, avaient répandu un baume salutaire dans son ame, depuis si long-temps attristée; elles l'avaient tranquilisé au point que lorsqu'il entra dans la salle du déjeuner, mistress Dorothée lut dans ses yeux qu'il avait quelque chose d'agréable à lui communiquer. Elle ne se trompait pas. Après les complimens d'usage, sir Robert ne pouvant contenir sa joie, lui annonça que dans le mois miss Beaufort serait comtesse de Sobieski.

Pembroke seul ne parut point étonné de ce grand événement: Thadéus lui avait déjà fait part de son bonheur, et lui avait raconté tout ce qui s'était passé la veille. Sans doute il ne portait point envie à la félicité de son frère et de sa cousine; cependant il ne pouvait

en être témoin sans penser à celle que lui promettait l'amour de lady Albina : car ils s'étaient déjà avoué leurs tendres sentimens.

Mistress Dorothée ayant fait ses félicitations à sa nièce et au comte Sobieski, Pembroke fut à son tour complimenter Mary, et, en l'embrassant, il lui dit tout bas, mais assez haut pour être entendu : — Pourquoi, ma chère cousine, ne contribuerais-je pas aussi au bonheur de ma tante? Si mon père le voulait. . . . je trouverais avec lady Albina le bonheur que vous allez apporter à Sobieski.

Lady Albina rougit : sir Robert lui prenant aussitôt la main avec un sourire qui témoignait sa surprise et sa joie. — Madame, lui dit-il, daignez-vous approuver la demande un peu hardie de ce jeune homme?

L'aimable enfant n'était point pré-

parée à une scène aussi vive : son embarras était extrême, elle ne pouvait parler.... mais un regard qu'elle jeta sur Pembroke fut pour lui le signal du bonheur. Aussitôt il tombe à ses pieds; puis embrassant les genoux de son père, il le conjure de bénir son union avec lady Albina.

L'idée de voir le bonheur de ses enfans assuré remplissait l'ame de ce tendre père des sensations les plus délicieuses. Incapable de prononcer un seul mot, il joignit les mains des deux amans, et se retira dans son appartement, où il rendit grâces au ciel des bénédictions qu'il venait de répandre sur sa famille.

Cependant lord Tinemouth avait découvert que sa fille s'était mise sous la protection de sir Robert. Enflammé par la colère et par le désir de la vengeance, il lui avait envoyé l'ordre de revenir chez lui, sous peine d'encou-

rir sa malédiction, ou d'y être contrainte par l'autorité.

Alors sir Robert se vit obligé de précipiter le mariage de lady Albina avec Pembroke, dans la crainte d'être forcé par les lois de la rendre à son père. Lady Albina n'étant pas majeure, ne pouvait pas résister aux ordres paternels. Une seule puissance, suivant les lois du royaume, pouvait la soustraire à l'autorité de son père; c'était celle d'un mari.

Un parti aussi violent effrayait la candeur de la timide Albina; elle ne pouvait s'y résoudre. Enfin les remontrances de sir Robert, et surtout les tendres instances de Pembroke la décidèrent; et le lendemain l'heureux Pembroke et l'aimable Albina, accompagnés de mistress Dorothée, partirent pour l'Ecosse, le seul endroit de l'Angleterre où leur mariage pût être légalement célébré.

Tandis que sous la conduite de mistress Dorothee le couple amoureux se hâta de gagner *Gretna-Green*, sir Robert envoya son intendant à Londres faire toutes les préparations nécessaires pour monter les maisons de ses enfans, et leur fit préparer deux hôtels près du sien dans Grosvenor squarre.

A la nouvelle du mariage de sa fille avec Pembroke, lord Tinemouth entra en fureur. Mille projets de vengeance entrèrent dans sa tête; mais l'ascendant que Thadéus avait pris sur lui à l'époque de la mort de la comtesse lui en imposait. Son ressentiment s'irritait encore lorsqu'il pensait qu'en retenant le bien de lady Albina il ne causerait aucun chagrin à sir Robert, à qui des possessions immenses permettaient d'assurer un état brillant à ses deux enfans. Il prit donc le parti de se retirer dans ses terres d'Irlande, et peu de

jours après il s'embarqua avec toute sa famille.

Ce brusque départ fit peu d'impression sur lady Albina : son cœur avait été trop ulcéré par la dureté de son père à son égard, par l'indifférence de son frère, et par les mauvais traitemens de lady Sophia Lowel. Regardant cette absence plutôt comme une suspension à ses chagrins que comme un motif d'affliction, elle redoubla de reconnaissance pour ses nouveaux parens, qui semblaient à cette occasion avoir redoublé d'amour pour elle. Celui qu'elle portait à son mari ne pouvait s'augmenter.

Cependant on poursuivait en diligence les magnifiques préparatifs de Grosvenor squarre. Impatient de les voir terminés, sir Robert se résolut d'emmener sa famille à Londres, où sa présence était nécessaire pour le partage de ses biens ; d'ailleurs, ils sur-

veillerait lui-même tous les travaux : ainsi il donna des ordres à son intendant de tenir son hôtel à Londres prêt à recevoir toute sa famille.

Arrivé à Londres, Sobieski n'avait point oublié l'excellente mistress Robson. Il avait été chez elle deux fois, et lui avait laissé le premier quartier d'une pension qu'il lui avait assurée, réversible sur la petite Nany. La première fois qu'il avait été chez elle, il lui avait demandé à voir le logement qu'il avait occupé. En y entrant, le souvenir du général Buthou, ce respectable ami, avait attristé son ame ; il avait versé des pleurs. Il alla aussi chez M. Burnet, pour retirer son sabre et les autres effets précieux qui lui étaient si chers, et dont il avait été forcé de se séparer. Il le paya avec une générosité qui étonna cet honnête prêteur ; car la reconnaissance envers ceux qui lui avait témoigné quelque

bienveillance était une des éminentes qualités de son caractère.

Thadéus ne pouvait aussi oublier le bon docteur Cavendish, cet ami généreux auquel il avait tant d'obligations. Le jour même de son arrivée il courut chez lui ; il lui apprit qu'il était ce même Sobieski pour lequel il avait témoigné tant d'intérêt sans le connaître, et lui fit part de tous les événemens qui s'étaient passés depuis leur séparation. Cavendish enchanté l'embrassa avec une expression de sensibilité qui peignait mieux que des paroles son estime et son admiration.

Déjà l'hôtel destiné au nouveau ménage était en état de le recevoir à l'arrivée de la famille de sir Robert à Londres, et les deux jeunes époux s'y installèrent ; mais lady Albina n'était pas dans l'intention de tenir maison avant le mariage de miss Beaufort avec le comte Sobieski et leur présentation à

la Cour. Cependant, comme en parcourant avec son mari la liste nombreuse des personnes qui s'étaient fait inscrire à sa porte, elle remarqua que Pembroke s'arrêtait avec distinction aux noms de lord Berrington, de Blakmore, de mistress Montrésor et de Cavendish, et comme elle sut aussi par lui qu'ils étaient amis de miss Beaufort et de Thadéus, elle se proposa de leur ménager un jour l'agréable surprise de se rencontrer à table.

Quel fut l'étonnement de Sobieski, lorsqu'un jour en rentrant à l'hôtel Sommerset, il trouva dans le salon cette aimable société que lady Albina avait réunie pour le dîner! Lord Berrington et la vive miss Egerton, devenue lady Montrésor, coururent à lui avec le plus vif empressement et lui exprimèrent toute la joie qu'ils éprouvaient de le voir dans une situation digne de son rang et de son mérite.

Sobieski fut très-sensible à leur félicitations, et remercia lady Albina du plaisir qu'elle lui procurait.

Du moment où le comte était entré dans le salon, le docteur Blakmore n'avait cessé de le regarder : il était frappé de retrouver en lui cet étranger qui avait fixé son attention il y avait un an. Cette circonstance ne se présentait pas à la mémoire de Sobieski ; mais le respectable docteur lui rappela l'aventure du café où il avait débarqué, et la grossièreté de cet homme vêtu de noir, qu'il avait su depuis se nommer Loftus.

A ce nom Pembroke tressaillit d'indignation ; il s'éleva contre la trahison de son indigne précepteur, et se tournant vers sir Robert, il le pria de rompre toute liaison avec cet homme, et de lui faire subir une punition que les circonstances avaient trop long-temps retardée. Le baronnet partageant le

juste ressentiment de son fils, le lui promit.

Pour éloigner un sujet de conversation qui affligeait son frère, Thadéus adressa la parole à miss Egerton, dont il savait que la vivacité et l'esprit ramèneraient la gaiété dans la société. Le capitaine Montrésor, mari de miss Egerton, s'étant joint à l'entretien général, fit part de la peine que l'absence de son ami le capitaine Roos allait lui causer.

Où va-t-il, demanda sa femme?

Le mauvais état de la santé de milady Roos, répondit tristement le capitaine Montrésor, l'oblige à la conduire en Italie, dans l'espoir qu'elle s'y rétablira. Je l'ai rencontré ce matin, cet ami malheureux : son chagrin m'a déchiré le cœur.

Le capitaine Montrésor n'était pas le seul affligé de cette nouvelle. Thadéus

voyait trop bien que c'était son retour à Londres qui avait aggravé l'état de milady Roos, et il poussa un soupir. La tendre Mary fut la seule qui remarqua ce qui se passait dans l'ame de Sobieski; mais elle avait trop de confiance dans la droiture des sentimens du comte pour en être alarmée. Elle avait toujours soupçonné l'attachement de lady Sara, et l'en avait aimée encore davantage... Comment aurait-elle pu lui faire un crime d'aimer un homme à qui elle avait donné toute son affection! Elle ne put s'empêcher de plaindre intérieurement cette malheureuse victime de l'amour.

Mistress Dorothée, qui se trouvait à table à côté de Thadéus, l'ayant plaisanté sur la perte qu'il venait de faire d'une de ses conquêtes, ce badinage, qui venait immédiatement après ce qu'on venait de dire de Lady Roos, lui causa une peine sensible : il changea

de couleur , et regarda avec une sorte de confusion la bonne tante, qui, sans se douter du mal qu'elle lui avait fait, lui apprit en riant aux éclats que miss Euphémie Dundas, mettant un terme à ses projets amoureux, venait enfin de donner sa main... et son cœur à un noble écossais, près d'Hamilton.

Quel bonheur pour toi , ma chère Mary ! s'écria Pembroke ; la petite Euphémie n'était pas vraiment une rivale méprisable ! A propos de mariage, continua-t-il, en se tournant vers sa femme, j'en sais un dont vous devez aussi vous féliciter ; j'ai ouï-dire qu'un de mes anciens amis allait épouser miss Diana Dundas. Pour sentir cette plaisanterie, il faut se rappeler les projets de Diana sur le cœur de Pembroke. Un doux souris de lady Albina fit connaître à son mari quelle tendre confiance elle avait mise dans son amour. Tout le reste du repas, la conversation se soutint sur ce

ton de gaieté, jusqu'au moment où l'aimable société se retira.

Le désir de Pembroke, au sujet de Loftus, fut rempli dès le lendemain matin. Le docteur Blakmore ayant bien voulu se charger de l'éducation du jeune lord Arun, sir Robert congédia Loftus. Mais, par pitié pour ses parens, il assura à ses sœurs une pension de deux cents livres sterling, et bientôt après, loftus ayant avoué tout ses torts, le baronnet augmenta cette pension de cents livres sterling.

Enfin le jour arriva où Mary confia le soin de son bonheur au seul homme qui avait pu lui en paraître digne. Elle prononça ses vœux d'une voix calme et assurée, et lorsqu'elle fut retournée dans la maison de sir Robert, elle y reçut les félicitations de ses amis avec une tendresse et une sérénité d'ame qui excitèrent leur attendrissement.

Un soir il était sorti avec sa femme

pour faire une promenade ; lorsqu'ils furent arrivés au cimetière de Covent-Garden , Mary donna ordre au cocher d'arrêter et engagea le comte à le parcourir avec elle. Thadéus surpris acquiesça à sa volonté. Alors elle le conduisit vers la tombe de son ami Buthou.

Tout était changé : un marbre blanc avait pris la place du gazon et des ronces. Le comte, à travers les larmes qui obscurcissaient sa vue, y lut cette inscription :

ARRÊTE VOYAGEUR,

TU FOULES LES CENDRES D'UN HÉROS :

ICI

REPOSE LE CORPS

DU

GÉNÉRAL BUTHOU.

O divine Providence ! s'écrie Sobieski, en tombant à genoux, quel pré-

sent m'a fait ta bonté, en m'accordant cette femme adorable !

Lorsqu'ils furent remontés en voiture, il la pressa contre son cœur, et leurs larmes se confondirent. Le comte ne pouvait lui expliquer plus éloquemment toute sa reconnaissance.

La paix était rentrée dans l'âme de sir Robert. Il avait réparé toutes ses injustices envers le fils de l'infortunée Thérèse. Lady Albina était rentrée dans les biens de son père : lord Tine-mouth, en mourant, avait reconnu ses erreurs. Heureux de la prospérité de ses enfans, le bon Robert descendit au tombeau en les comblant de ses bénédictions paternelles, et environné de leur tendresse.

Pembroke était toujours l'époux fortuné de sa chère Albina.

Pour Thadéus Sobieski, il était au comble de tous les biens. Par les soins de la tendre Mary, chaque jour était

pour lui un jour de bonheur : son ame reconnaissante s'élevait vers le ciel. Si quelque fois il se rappelait ses infortunes passées, semblable au nuage chargé de la foudre, qui fait ressortir avec plus d'éclat l'astre brillant du soleil, ce souvenir importun ne servait qu'à lui rendre encore plus chère la félicité dont il jouissait.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.



on ame
e ciel.
es in-
mage
essorat
nt du
e ser-
s chère

VOLUME.

55



252 869

ae 85/55

70



